

MAURICE COTON

MONTJOIE

POÉSIES

ROMAIN COUCET

PREMIER DOUTE

Peu de doutes éveillent en moi une réponse à mes comportements, à l'exception, m'empresse-t-on d'ajouter, du doute nuancé. Pourtant, ce n'est pas de moi que je doute ; des autres encore moins.

Je doute ainsi en pure perte, par désœuvrement, pour m'assurer que j'ouvre mon chemin à de nouvelles frontières, que je ne régresse pas et que je puis encore apporter, dans mes relations avec mes ambitions, une espèce de bonheur ou de béatitude.

Le plus clair de mon temps, je me retrouve seul, étonné de n'en rien penser, seul à ne rien faire, à me dire qu'il faut que je me mette à l'ouvrage, seul devant mon doute de protéger l'esprit en l'air.

Même dans la nature, je m'aperçois qu'une pudeur mouvante me défend de parler de moi librement. Cette faillite me blesse, me fait honte, comme si j'étais toujours coupable d'avoir entrepris des anathèmes.

Voyez-vous, je ne suis pas en bonne compagnie avec moi-même, toujours préoccupé de me prendre à parti pour tout vouloir recommencer. Or, ce que j'anéantis dans ces incessants palabres avec le miroir, et je déteste les miroirs, je le rachète, je le renfloue et, au besoin, m'insurge quand un inconnu se mêle à mes contradictions, se proposant de m'aider.

Par exemple ! J'estime, en ces moments de doute, que même mes plus chers amis me sont des étrangers qui ne me comprendront jamais et qui agissent sur moi en fonction de leur unique moralité, qu'ils appliquent en remèdes qui ne me conviennent pas et qui n'ont pas à me convenir.

Si je simule, ou dissimule, avec autant d'obstination, de mauvaise volonté, ces ombres de nulle cordée, je n'ai jamais érigé en théorie pareil système de défense, bien au contraire. Il m'exaspère de penser qu'on s'imagine que je ne suis jamais tout à fait à mon aise, que je ne participe que de très loin, ou en retrait, à la vie de la communauté.

J'aurais voulu vivre au rythme de l'océan et des pluies qui soignent les maladies de l'âme, j'aurais voulu trouver dans la poésie l'équivalence sereine ou pratique de l'ivrognerie. J'aurais voulu, et la poésie me condamne à me taire.

L'esthétique s'est tournée vers sa raréfaction. Ecrire un mot ressemble à une amputation, d'où ce livre douteux écrit en dépit du bon sens, pour me prouver que je suis, comme un autre, capable de me portraiturer, de me souiller et de chercher que ce qui ne va pas en moi est mon fort.

LUCIDITÉ

Au réveil, ce matin, j'ai eu soudain envie de me souvenir d'un rêve, de le reconstituer, d'en recoller les morceaux d'images furtives aperçues au détour d'un sommeil agité.

Sans chercher à interpréter ce rêve qui ne pouvait plus me blesser, ce rêve fini, j'ai retenu que j'avais rêvé selon ce que j'avais appris dans mon enfance. Et toute mon éducation m'exhortait de ne pas entreprendre ce contre quoi luttait, avec infiniment d'esprit, mon rêve comblé d'aventures nocives, cela dont il n'était point question dans le rêve.

Sans doute les rêves ne sont-ils pas que la parole de la raison, qu'une philosophie en réduction, sans doute n'avais-je moi-même dans mon rêve, ou plutôt dans la réalité masquée par ce rêve, aucune confiance en moi, il n'importe, seulement quelque expérience peu lointaine me dit que rêver ne résout rien. Tant mieux, devrais-je ajouter, mais le cœur n'y est pas.

Je me console de n'avoir pas perdu en entier ma lucidité en miettes.

DÉGUISEMENT

Mon déguisement n'aura de conséquence que plus tard. N'ouvrons les yeux, ne prenons l'air, nous ne nous méritons pas, à l'égard des réseaux qui nous enfantèrent, dans la joie.

Cela nous empêche à peine de prévoir nos destinées, nos rencontres, notre errance dans des asiles de fortune, soit que les plaisirs inassouvis éclosent ailleurs, soit que l'habitude d'obéir prolonge l'habitude de se taire. Seul le sens vient après, obscur, volontaire, et bute toujours sur les pièges, en route vers un regard où la justice s'éparpille.

D'abord la transparence, ensuite, ensuite ce qui tourne selon une rotation comblée d'adversités. Je crains et j'aime à croire que l'on apprend quand l'on commence par enfreindre.

Nos cultures ne tiennent qu'à un fil. Ce dernier, le plus souvent, nous échappe. Un rythme nous envahit qui nous repousse de nous-mêmes, mais chacun préfère l'apocalypse à la licence croissante. Un rappel s'impose à tout discours : nous sommes endurcis.

Mon histoire représente ce que j'ignore de moi-même, elle ne me rassure en rien, elle s'invente, elle se coagule, tantôt passe là où je n'irai jamais, tantôt évite de me conduire là où elle finirait brutalement. Je ne réponds pas de ma mémoire, je prétends qu'un animal rusé aussi s'en méfie, j'habite un corps auquel la parole ne sert pas seulement à recevoir et donner, mais j'ai tourné la page, j'ai humé tout mon cœur, j'ai noué tous mes nerfs à un axe imaginaire et vivant au-delà, depuis que j'ai mesuré l'évidence de ma nature.

Figure-toi !

Vous comprendrez bientôt la qualité, la correspondance de ce propos, et l'écho qu'il m'évoque dépasse de loin l'anecdote, puisqu'il me colle aux joues quand mes souvenirs m'absorbent.

Je me figure par exemple que je suis né pour chercher, pour atteindre des excès afin de les écouler et de les gaspiller au fond de ma chair. Aussi ne me suis-je jamais résigné à fêter un succès dans la mesure où j'en avais cherché tenants et aboutissants, et que la réussite restait le domaine de ma neutralité. Il convient

d'ajouter qu'on ne cherche qu'à être cherché, quand bien même l'on se cacherait dans son ombre. Cela je l'ai su trop tard, comme tout ce que je rapporte ici : l'authentique comme le reste.

Je me figure aussi qu'en écrivant mon histoire je ne parviendrai pas à me débarrasser, quelle qu'en soit la forme, à me défaire plutôt de mon vice et des généralités qui s'y greffent. Malheur à celui qui prétend surtout m'y faire renoncer ! Malheur à moi qui ai choisi, au fronton de mes nuits et de rares journées oniriques, le croquis d'un radeau paisible, sur les flots, peuplé de mannequins !

Dans le coffre, à l'avant, se trouve, entre un jeu de voiles, une caméra au cas où le monde changerait, où l'ennui m'aborderait comme un cataclysme et où le spectacle engendrerait la folie.

Je me figure enfin des ébauches au lieu de carrefours géants, quand on est tous sûrs de se perdre et d'avoir perdu quelqu'un.

ÉCRIRE

Ecrire procède de la démarche inverse à celle du rêve.

Quand j'écris, je ne me sens responsable de rien, pas même d'un savoir qui me dépasse.

N'ayant aucun projet en dehors d'écrire le mieux possible en donnant aux mots une direction nouvelle, de chercher à me mettre en conflit avec le monde extérieur, quel qu'il soit, j'ai bien conscience que je ne serai jamais que sur le front de la poésie, qui consiste à faire guerre à sa conduite.

Il n'y a pas de page blanche. Il reste celle, meilleure encore, de l'avoir écrite.

L'ACTIVITÉ DE L'ESPRIT

Hier je m'attendais à ce que l'on dissertât sans fin sur l'intransigeance et ses rapports à la mémoire. Il faut que je corrige, puisque mon expérience des choses vécues atteste que l'on aspire à signaler des épaves, à leur porter secours et à croire en elles.

Longtemps après on réalise que ces épaves sont la partie cachée, ou subtile, de notre figure. Rien de plus courant que ces images pour attendrir l'oubli de ne pouvoir, somme toute, prendre du champ et servir sa cause. Moi-même je me regarde difficilement, et ma curiosité butine, elle refuse l'obstacle de ma connaissance, alors qu'elle donne aux étrangers une totale description, un appétit inné.

L'activité de l'esprit secrète des aventures et quelque intuition me souffle que je dois fournir des preuves de la mienne.

Si j'étais romancier, je raconterais une histoire. La mienne ne supporte pas qu'on l'étale ainsi. Elle part et se répand dans tous les sens. Je me console toutefois auprès des protagonistes, anciens et nouveaux, qui sauront déceler la part de l'écrivain et celle du comédien.

LE STYLE

Parler de soi n'est pas la chose la plus aisée ni la plus difficile.

Je connais, pour l'avoir maintes fois rencontrée au cours d'une séance d'écriture, n'importe laquelle, l'inutile relation des mots avec le monde.

Je connais l'inélégance de vouloir à tout prix mettre le point au bout de la phrase et donner une représentation, visuelle, musicale, je ne sais plus, là où se trouve le contraire d'un parti pris, d'un lieu commun, le contraire de toute identité.

Le style, stade sournois et non cyclique de la beauté, prévaudra sur tout le reste aussi longtemps que les hommes chercheront à s'affronter, d'aucuns disent à se désirer, et à se soumettre.

CONDAMNATIONS

Je suis condamné.

Je suis condamné à aimer, condamné à tomber amoureux, condamné à me prendre à mon propre jeu.

Je suis victime de mon innocence à vivre seul, envers et contre les miroirs.

Le plus étonnant n'est pas ce que j'aime, une forme ou une pensée, un livre ou une dissonance, mais de quelle manière j'aime, avec quelles forces et fréquences, et surtout quelles crédibilités. En principe, si j'aime je devrais être sûr que je me trompe et m'égare. En réalité, j'aime pour que l'on m'aime.

Mais dès que l'on m'aime je crois volontiers que je cesse, non pas d'aimer, ce serait trop simple et trop clair, que je cesse de désirer.

Ici intervient le temps qui condamne, le temps dont il faut que je me vête, le temps comme le miroir qui reflète l'espoir d'être vu.

DÉTRESSE

Faute de me brûler, de calciner en moi les résidus de ma crédulité, je me raconte. Prouvez-moi que j'existe ou prouvez-moi le contraire, je crois que j'ai la clé ou son double.

La clé s'appelle détresse et l'on ignore même les origines d'un pareil état d'âme, à la croisée des mondes d'ombre et de lumière, à cause des sentiments et de la nostalgie. Plus j'y pense, plus je regrette de n'avoir pas lancé un de ces appels désespérés qui portent toute la souffrance de la terre et arrivent à peine à soulager ou servir de leçon.

Peut-être les appels de détresse ne valent-ils pas les mots d'auteur, mais je prétends que ma détresse m'a bien compris. Je ne l'ai que trop écartée.

LES INCERTITUDES

Si j'ai ouvert un coffre où j'entends me définir, me juger et me disculper, si je ne l'avais jamais fait, si je ne m'en étais jamais senti capable ni même n'en avais éprouvé le besoin, si je m'y applique aujourd'hui sans rougir, c'est parce que j'ai atteint l'âge où je suis sûr de mes incertitudes. Je ne les crains plus beaucoup, d'autant que je ne me sens plus en vrai danger avec moi-même. Est-ce cela la maturité ? Je ne l'espère pas, quoique je ne donne plus tellement l'impression d'avoir à me révolter pour un oui ou un non, et à la légère.

Etant trop émotif, j'ai réussi au bout du compte à creuser mon trou, à paraître plus solide que je ne le suis en vérité. J'ai dissimulé mes fantasmes dans les poèmes.

Les poèmes sont devenus un alibi.

Pour parler en clair, j'ai assimilé plus vite que prévu les mécanismes de la vie sociale. Ma double vie cerne désormais les paysages avec la prudence de celui qui ne se méfie pas.

HISTOIRE D'UNE RENCONTRE

Lorsque je t'ai rencontrée, tu portais un chapeau ample qui te mettait à l'abri des vents vifs de l'automne. Les passants d'indignation se regardaient, mourant d'envie de divaguer. Bâтираis-je un récit sur ce chapeau disparu, sur notre indissoluble besoin de n'en pas rester là, de nous prolonger sous le ciel, ou composerais-je un chapitre sur cette saison des amours, passions amères ?

Déjà j'entends qu'au comédien de mon acabit l'aventure n'arrive qu'en cessant d'arriver, voiture qu'illumine la lune, projecteur des jours éphémères. Partant de là, le mot désastre ne m'évoque rien de grave, du moins rien qui ne me donne raison de croire en une incidence astrale, en un reliquaire des lendemains, mais autant que le désastre, la caverne se fait attendre.

Dans mon récit, j'espère pouvoir nous comparer à une salle d'attente qui n'en finit pas de se remplir, de se vider, de se coucher dans tous les sens, et où l'œil du voyage fixe nos rendez-vous et discerne nos tête-à-tête. Peu à peu, à la différence des maires qui greffent les mariages, j'ai parlé de toi aux premiers venus pour songer à l'avenir, m'enrôlant dans l'exorcisme, moi-même savant jusqu'à ma porte.

Contre le cercle de l'inconnu je ne dispose d'aucune pénitence, du bord des courants au plein des rouleaux. L'un et l'autre nous présumions ainsi de nos forces, puisque jamais nous n'atteindrions une des côtes de la très ancienne perfection.

Il y eut pourtant, en notre honneur, un simulacre de messe, a cappella, où s'invitèrent les mêmes gogos qui rivalisent au bar, au casino ou au volant de leur cabriolet. Tu leur plaisais plus que de coutume, en raison peut-être du risque que tu avais pris d'oublier ton texte.

Et sur nous la nuit déferlait sous l'apparence d'un guêpier dont ensemble nous brisions la glace. Il n'empêche que les prières ont sauvé des mécréants du bagne ou de l'asile, sans doute parce qu'ils s'échappaient à tire d'aile.

Si la rumeur persiste que vivre ainsi engage les amants dans l'usure, alors je renonce à toi sans te le dire ni cesser de t'avoir auprès de moi, pour faire escale face au port.

A qui demanderai-je d'apprendre un judo à ma constance, de m'assurer que si je me trompe, seule tu me corriges, me détournes de l'abandon public ? Je le demanderai à la personne qui m'avait élevé et que je ne retrouve pas sans le remords de l'avoir quittée. Elle saura m'inquiéter au point que je reviendrai vers toi, elle se taira pour me laisser raconter des choses dont les conséquences lui appartiennent.

Dans mon livre, bâti comme une charpente que l'on dissimule derrière un bois, comme une charpente qui se relève d'un coup de vent, tu occuperas la place de mon enracinement, loin duquel je t'avais arrachée. Demain au plus tard, quand s'écroulera notre manoir, quand l'oiseau s'envolera, et quand le sang aura engrossé l'ogre, je persuaderai les démolisseurs illustres de déguerpir devant nous.

De ma fenêtre à guillotine je guette encore l'écho d'un Saint Pierre en marbre. Par mesure de prudence nous lui donnons le double de la clé, au cas où l'un de nous trébucherait, en cherchant l'autre au fond d'un puits. Ailleurs, l'émotion égrène son chapelet, en rangs serrés, au ralenti. Toi l'étranger qui t'interroges sur notre passage, qui te diriges vers nos sapins, ne rumine pas la honte d'avoir commis un archaïsme, ne nous décore pas. L'étranger relève son col, il cherche une cravate dans une poche, il ressent que le désir commence toujours par étrangler.

J'aurais dû me douter que l'enfer épouvante ceux qui gardent leurs distances, n'ayant rien d'autre que leurs souffrances à soulager. Alors, sagement, je m'éloigne de la rampe, inutile maillon d'un principe d'Archimède à son comble. Est-il encore temps de sangloter ? Ainsi que l'enfant qui précipite son jugement, quitte à servir de capture à dieu sait quels adultes, j'ai souhaité quelquefois que tu renonces à l'acrobatie et, par exemple, que tu disparaisses.

Au fond de nous, tôt ou tard, retentit une sirène qui bat la mesure, qui succède à la dispute, mais une vraie sirène. Ensuite, tu as posé ton chapeau sur le bord de la cheminée par laquelle, en rêve depuis, je me suis introduit pendant que tu dormais. D'où cette source de sommeil qui coule en toi sans jamais tarir ni creuser un abîme entre nous, au contraire.

Une voix qui n'est pas la mienne, bien que je l'entende et la comprenne mieux encore, comme si j'en maîtrisais l'écoute et non plus la forme ni l'origine, me dit

du mal de moi, que je ne sens pas que je tourne en rond, que je descends à l'idée et monte à l'ivresse, et cette voix condamne l'espèce de déclin solitaire où j'ai tendance à me plaire.

Malgré tout je me hisse au niveau de mon sourire que je juge égal et décent pour l'humanité entière, parce qu'ici je convoite l'artifice d'alimenter les coïncidences, ta cour et la mienne par instants. Alors j'oublie jusqu'où je ne veux pas souffrir, fidèle à mes anciennes murailles, et celles de mon plaisir s'inclinent à leur miroitement, pour l'emblème d'un saule auprès de la rivière.

Appelle-t-on souffrance la plainte du saule vers l'eau qui passe ? Je crois plutôt que l'eau aspire l'arbre comme le temps courbe les hommes.

Si chacun voulait savoir ce qui nous préserve de demain, il n'y aurait de mouvement que sur la ligne de la main. L'art, qui reflète toujours une douleur ludique de la raison lyrique, peu à peu s'est infiltré dans mes veines, dans mon anneau, et m'ayant servi déjà m'a permis de rester sans boussole, pour que je n'en distingue, ici ou là, qu'une résurgence infaillible.

Jamais je n'irrigue. J'entends bien qu'il faut, en tant que renard parmi le lierre, cette folie que l'on inflige à l'amoureux quand son abandon le décoche.

CONTRE-POISON

Chacun s'imagine devoir prendre en compte les étapes d'une pensée, la sienne, et ne guère se soucier des courbes qu'elle emprunte subitement, sans prévenir, tant il est normal d'entreprendre un voyage au risque d'y laisser des traces.

L'imprévisible seul explique que l'on puisse trouver dans une passion tout le mal qu'on se refusait d'y inscrire. Tout amour mérite un contre-poison.

Je n'écris pas cela sans peine, moi qui ne demande rien d'autre à la vie, ni mystère ni miracle. En effet, je pense que j'ai toujours aimé. Que j'en ai souffert ne doit pas m'inciter à me donner en exemple, ce serait comme un imminent sacrifice.

Demain s'annonce sous de meilleurs auspices, ainsi que me l'ordonnent mes sentiments, ainsi que je finis par y souscrire.

LOIN DU DRAME

A force donc, ma nature sauvage, vulnérable, ingénue, ma nature peut-être trop inquiète pour un monde abusif, ma nature première s'est adaptée aux écarts des hommes. Elle a tourné la tête à l'insouciance, du moins sous sa forme la plus tangible.

Pour moi, il n'est plus question de me nuire, d'essuyer des revers, de me donner en spectacle à cause d'une parenthèse non fermée, d'une politesse non rendue, d'un amour à la panne... Un signe en moi m'avertit que je souffrirai toujours assez. Commençons par essayer de ne jamais faire souffrir !

J'apporterai la contradiction s'il le faut, mettant en avant mon incapacité à résoudre le moindre des conflits. Ceux-ci sont nécessaires, comme sont nécessaires les excès d'amour et les répliques absurdes. Qu'on ne vienne pas me compliquer l'existence avec l'idée que j'attends du secours !

J'attends que l'on m'aime comme lorsque j'avais cinq ans. A cet âge, loin des ordres et des névroses, âge dont je ne me souviens pas puisqu'il ne m'appartient plus, on se met au monde dans la simultanéité du vide, loin du drame de se savoir en vie.

COMME LES VOLCANS

Certaines gens, parmi lesquelles j'ai du mal à me ranger, sans doute parce que du matin au soir j'exerce sur moi un impitoyable contrôle, mais il suffit d'une étincelle pour que je bascule de l'autre bord, certaines gens, pour ne pas dire toutes, fonctionnent comme les volcans.

Parfois j'attends des années l'éruption salutaire qui me purifie et me délivre sans que je prenne mes dispositions.

Certaines gens n'attendent pas, j'espère, que je leur donne des exemples, que je leur démontre les raisons de ces soulèvements issus de l'écorce humaine. Si je savais ce qui provoque ces états de corps et d'esprit, je ne m'entêterais pas à en admettre les conséquences. Ainsi surgissent à l'improviste les crises morales si différentes des promesses que l'on se tient, encore sous la dictée d'un rêve, au creux d'un oreiller.

Soudain le volcan déverse un flot admirable qui m'évoque un peu la naissance de quelque chose, quelque chose de plus fort, de plus digne que soi, et par naissance je vois un simple privilège de se laisser envahir, de vivre pleinement. Aussitôt terminés, épuisés, on les oublie vite ces moments de Vulcain. Avant totale disparition, une espèce de surexcitation attise encore l'indélébile dans la mémoire, qui finira par tout noyer. Car seuls les souvenirs rappellent les stigmates d'un court bonheur, d'une peine immense.

Pourquoi ai-je alors prétendu que je me savais voué le moins du monde à ces extases et qu'elles n'arrivaient que très rarement ? Toujours est-il, je le répète, que je me dénie le droit de décréter ou décrypter les séismes.

Une paresse proche, comme les volcans, de l'engourdissement me saborde. Elle me vieillit au rythme du plaisir que je caresse en regardant vaincre ou subir les joies de leur poudrière.

LA PHILOSOPHIE DE LA PEUR

Le temps en l'occurrence joue pour moi. Il se prosterne alentour, victime de ses passions.

A tout prendre, je suis un soudain détracteur qui proclame son innocence et engage à la récidence, malgré la concordance des vannes. Qu'il est bon de les ouvrir !

A contempler mon esprit, j'éprouve un malaise.

La philosophie ne se réfère jamais aux principes anatomiques ou physiques. Elle en décide parfois autrement, et c'est pour les accaparer.

On pense souvent avec son corps, on lui accorde tout, y compris la maladie, pépinière des hommes.

La jouissance me pardonne.

La peur consiste alors à se couvrir le visage et presser le pas devant l'humanité.

LA SÉPARATION

Etant aux origines d'une séparation, nous sommes encore appelés à en reproduire l'exacte essence.

La séparation brûle les amoureux. Ils projettent de l'accomplir jusqu'au jour où ils s'aperçoivent que l'amour a consumé l'œuvre de leur volonté.

Et les blessures d'amour font le crachin de la séduction.

MA FANTASIE

D'abord j'ai prétendu orienter mes idées comme un mont de piété.

Me détruire, me protéger contre moi-même, ne pas me mettre en situation, voire en spectacle, accéder à la parole, aux rituels, à la mémoire, tout en leur résistant, chercher dans les autres ce qui ne m'a pas été donné, cueillir les fruits de mes illusions, telle apparaîtra ma conduite au cours des années, aussi longtemps que j'aurai prise sur la réalité, sur le bazar des choses, aussi longtemps que je m'inspirerai d'un cercle ou d'une grande roue phosphorescente.

Et je me destine à en honorer le centre de gravité, la barrière de corail : ma fantaisie.

LES LIGNES D'UNE AUTRE VIE

Nous ne nous plaindrons pas, mon ombre qu'en mon enfance je m'obstinais à faire disparaître, de quémander l'impossible par de subtiles paroles que ne comprennent pas les camelots d'un bonheur factice, nous ne nous plaindrons pas de regretter à tout jamais ce que nous avons cru devoir mériter dans l'innocence charnelle, dans l'épaisseur de notre propre dimension où il ne faut pas, seul, remonter le courant.

Nous ne nous plaindrons pas que la poésie puisse convenir, du labeur des mots aux sons des images. Que m'importe qu'elle soit en retard sur les autres formes de monologues, brouhahas indicibles en des tournées générales de sentiments abattus par des idées qui ne trouveront pas, faute de temps ou même d'intelligence, leur autonomie.

De cela non plus nous ne nous plaindrons pas, trop craintifs de perdre nos origines, de nous confondre dans le luxe blafard de l'anonyme. La vie nous perçoit mieux que nous ne la percevons, elle résiste où la plupart d'entre nous cèdent, craquent et se contentent de cultiver leur jardin.

Dans la mesure où ne pouvons qu'accepter notre sort, que rêver aux lignes d'une autre vie, que nous rassurer en une attente incertaine, que prolonger l'ignorance, que raccompagner les heures aux portes de l'avenir, dans la mesure où nous n'existons ni pour les autres ni pour nous-même, mais pour colmater les failles d'un grand œuvre prédestiné, nous ne rencontrerons jamais, tant aux rêves qu'aux miroirs, que l'avant-goût de chaque chamboulement.

PLUTÔT SOURIRE

Plutôt sourire que donner un sens à chaque peur, un nom à chaque doute, sourire pour peu que l'on y prête attention.

Dans le lointain manège et dans l'attente d'une probante rémission, il pleut tellement, tellement sur la raison.

Nous n'arriverons pas à l'apogée des fins où le rejet résiste à tous les vertiges. Une pluie illumine le réseau contingent à ma litanie de bourdonner.

Il y a l'ardeur que je mets à ressentir la noirceur des sentiments trompés. Aussi chercherai-je longtemps dans mon comportement l'épine que m'enfonce ma destinée. Plutôt sourire.

Et je ne recours pas à la religion pour me consacrer à mes desseins. Ceux-ci se fixent dans ma tête, ma tête qui roule au fond d'une rivière.

LE DÉCOR

Le propre de ma vie, bien que j'y tiens, à part l'été, image furtive pour fuir les déserts et les cohues, ce serait d'étendre ma raison docile, vendue au diable Vauvert.

Aux limites de la branche et des rivages qui ne peuvent lui ressembler, ma raison distingue deux catégories qui enclenchent l'alternative : s'attacher au convoi ou dériver sans cap.

En règle générale, on ne saurait se passer d'un décor. Ce dernier ne devient-il pas le personnage principal qui choisit les costumes ? Supprimons-le et il ne reste plus rien, hormis la lampe de l'ouvreuse.

Mais j'aime encore me corriger et plaindre qui me trompe.

L'AMOUR FACILE

Pierre qui roule en amazone
Mousse qui roule n'amasse pas cette pierre
Œuf qui mousse n'amasse pas tout car
L'attention se porte sur cette folie sortie de sa blessure
Et le rêve à venir pend au-dessus de ma niche
La meilleure enfance c'est l'attaque
Enfin l'enfant noir qui souffle sur le vent de son lit tressaille
Enfin deux fleurs à la boutonnière d'hirondelles pour un pharaon opiomane
Le sable rampe sous le jaune de tes yeux
Tes mains ensablent la lumière que j'attends mais
Le fer fume depuis la hache déterrée de ta grande beauté
La meilleure enfance c'est l'attaque.

LA VIE RONDE

Heureux celui qui se rencontre. Il se délivre. Mais prévoir l'avenir et tracer une route n'incitent pas à lier à compagnie, à varier les courants. Les grands élans s'exposent à la passion, puisque l'on conserve l'audace des commencements.

Heureux celui qui frissonne. Son heure va sonner, sa fenêtre s'ouvrir.

Et chacun découvre son chemin sans savoir où il va, sa récolte sans vouloir en parler, son plaisir sans en prendre congé. Maintenant le monde ne bougera plus.

Ainsi tant de paroles chevauchent tant de parures.

Heureux celui qui feint de comprendre. Ses blessures guérissent, sa sagesse interroge. Est-il vrai que l'usage des prières estompe les douleurs qui se brisent par vagues sur le silence ? Est-il vrai que la charité accepte le pire et qu'elle étonne les rapaces qui s'en délectent ?

Heureux les printemps, voici l'orage. Quelques douleurs sont des phares aux confins de la piste. Pour que le rideau tombe ici, il faut envisager des messages, par tous les moyens adverses, et les acteurs feront le reste. La plaine immense adhère à la peau, il se peut que l'on attrape des nausées, que l'on ne s'avance pas sur les rades, sur le podium de la similitude. Un cadran vermoulu divulgue le rouage.

Heureux celui qui grandit au sein des complots, à la face du mouillage, et qui s'endort en fomentant troubles et raccrocs. Des émissaires surviennent qui colportent les messes basses et toutes les presses du cœur. Où vivent les certitudes d'antan on éclaire les corniches.

Heureux les essaims, les troupeaux, les œuvres des convois, on y surplombe les traditions, surtout celles de travers, celles que saborde le roulis, bienfait des rasades, dans l'allégresse retrouvée. Combien d'années encore à attendre le sourcier, à charmer l'étoile ? Jamais les doutes n'ont paru plus proches et plus révélsifs.

Il y a ce qui ne changera pas. Sans doute les naufragés ne perçoivent-ils que cela ou du moins s'y attachent-ils de leur mieux. Les naufragés pourtant se désagrègent, recueillis un jour ou l'autre mais perdus à jamais, si besoin est, ou coupés de leur pôle de vie aux charges séculaires.

Voici des états d'oisiveté qui annoncent l'avenir et qui chassent l'exigence. Une femme est vendue à son tour sur la grand-place. Serait-ce ainsi que l'on sacrifie ? Peu à peu les horizons s'animent, les dilemmes se résorbent, encore que l'humanité se relève.

Heureuses souches, vous avez été foudroyées, à deux pas des citernes, des boyaux, de tous les arsenaux et des torpeurs en bataille. Déjà se dresse l'ostentation, avant l'estocade aux flancs, pour un deuil ou même une convention. Mais le sang monte qui rédige les parchemins.

Heureux celui qui ignore la fin, et la sienne propre lui semble endémique, fortuite, au dédain des ultimes mesures.

Heureuses pyramides. D'autres édifices ne résistent pas et leurs rêves s'accordent aux moussons.

DERNIÈRES ÉVASIONS

En apparence, je suis simplement moins délicat que je n'en ai l'air. Plusieurs raccrocs passent sans que je me délivre de l'angoisse de prétendre élever la voix. Tôt ou tard, je penserai le contraire de ce qui aujourd'hui m'obsède, à savoir une puissance de l'immobilité. Comme Robinson, je m'arracherai un jour à mon île et n'aurai de remords que pour reprendre ma carcasse.

Tu m'empêcheras de me reconnaître, en toute vanité, puisque derrière moi je laisserai mes dernières évasions, poursuivies par les images à jamais qu'elles poursuivent.

Tu oublieras celui que j'étais et qui n'était rien que difficile, que conforme à l'espèce courante des désirs à rebrousse-poil. N'étant personne, tu n'auras personne avec toi, aussi longtemps que de l'amour j'aurai l'idée d'une ultime intégralité, l'amour qui rôde dans un périmètre nuptial, aussi longtemps que tourne l'hélice.

Et quand je parle d'idée, il m'arrive de m'exposer aux avaries.

L'HÔTEL

Tout me tient et s'enchevêtre autour de la chair qui tangue et se relève d'un mal secret, l'orage, l'ouragan. Il faut se pourvoir des amertumes massacrées, toujours à l'écart, mêmes tristesses, mêmes pivoines.

Je deviens avare de mes nuits peintes en sombre, à la lisière du plus jeune désespoir. Qu'a-t-on fait de la distinction qui s'enfonçait dans le hasard ? Ce n'est rien de dire que par moments je perds toute notion d'équilibre, de ma propre turbulence, que je ne me distingue plus, que je glisse vers un point de non-retour cerné par mon dépérissement ; en réalité, je ne parviens plus à corriger ma route, comme si le feu prenait à ma coque, aux machines tentaculaires.

Ainsi je brûle de voir les entrailles de mes tentations diluviennes auxquelles m'attachent des liens taillés dans mes tourments, et solides comme peuvent l'être des troupeaux de consentements. Quelle hargne m'anime d'affirmer des choses que je n'appréhende ni ne banalise ? Mais elles me détiennent. Quelle force me pousse à être garant de mes paroles, à ne jamais me découvrir en entier ?

Me suis-je infidèle, alors je m'invente un monde à la portée de mes sens, trouvant injuste la supériorité d'un ordre sur un autre. Je me vautre dans des réflexions à la joie de ma démesure et je ne me souviens plus des réponses qui contre-indiquent la fuite, quelle qu'en soit la conception.

Le temps n'arrange rien. Des poètes délicieux le comparent à une chevelure que l'on peigne infiniment, à une ville engloutie qui gémit pour notre mort, à un oiseau en plein vol, à un hôtel au fond de la mémoire, où les chambres à coucher communiquent par des fenêtres douteuses et des glaces sans tain. En grand inquisiteur, je pénètre tour à tour dans les lits que mes rivières débordent.

LE NARRATEUR

Puis arrive l'heure tant redoutée, tant attendue de la séparation, de la délivrance habillée en simoun, où à soi-même il faut se dire que rien de ce qui fut n'a jamais existé que pour ce départ, et où les meilleurs amis s'acharnent sur le moyen de rompre sans procès.

Ils n'y parviendront pas tant leurs différences maintenant attestent les dégâts de la vie commune, à laquelle il est vain d'échapper, sinon dans l'hypothèse de retrouvailles ultérieures.

Sitôt que nous nous séparerons nous devons nous convaincre que l'un sans l'autre tout recommence, que chacun à l'autre a pris des trésors plus anciens et précieux que la coutume d'avoir toujours fait double et, enfin, que nous laissons devant nous, par-delà des dressages successifs, une unité bien meilleure que nous.

Certes, mais à condition, sans doute, d'avoir affronté ensemble les ronces qui envahissent, éphémères, le narrateur, adepte du discours intérieur pour des images à distance.

DENTELLIÈRE

Hanté par les requiem et les voiles à l'horizon, je me suis cousu, avec mes frères humains, aux rideaux des frivolités que je porte en moi pour d'humbles besoins.

Longue est la route qui mène à l'ivresse d'être ailleurs qu'en soi-même, par devoir d'abstinence de ne pas pouvoir reposer le monde, dont j'attends la réplique.

AUTO PORTRAIT

Quand il se fut débarrassé de l'empreinte étrangère et devint lui-même sans devoir rien à personne, quand il se réveilla sans avoir conscience qu'il lui fallait aussitôt ramper devant toute sa nécessité, et quand il se sentit digne de tel ou tel artiste qu'il admirait, de telle ou telle œuvre qu'il contemplait et pour laquelle il se devait de vivre (mais l'art n'est rien que secondaire, que provisoire), alors il se tourna vers les hommes qu'il fuyait pour leur dire qu'il n'y a pas d'autre prison plus hospitalière que celle où, jour après jour, ils dépérissent.

Les hommes le regardèrent, étonnés, vindicatifs, sûrs d'être pris au piège d'un esprit trop partageur.

Ainsi se comporte et s'exprime l'individu qui ne parviendra pas à s'identifier, à se corriger d'états d'âme factices, à repousser la moindre menace.

Plus il pense à ce qu'il fait, plus il sait qu'il ne le fera pas, faute de moyens et d'ambitions. Doit-il conclure que tant que ne pèse pas une menace sur son ombre il se prépare à mourir ?

S'il lui fallait se définir, il aurait recours à l'idée qu'il n'avance qu'à condition de savoir qu'il se domine...

Demain, si je veux, j'en ai la place, je peux devenir ce que je rêve d'attraper. Quelque chose cependant, qui n'est ni doute ni crédulité, m'arrête.

Hélas, si l'on entreprenait cette mutation on se perdrait aux yeux d'une humanité que n'intéressent que les potiches. Alors, comme ceux qui m'ont précédé et conçu, je me casse par fragments. Dans le feu, je gobe les étincelles, noué aux racines de mes origines entre lesquelles je jouis ou je crève, sans distinction de courtoisie.

Et les êtres que j'ai choisi d'aimer vous en parleront de mon ardeur à disparaître.

NOTRE LUZERNE

Il est si vrai que je cherche à souffrir, si vrai et futile de m'en cacher que je ne porte trace, sur mon visage ni sur mon corps, de la moindre douleur.

Je sens toujours le moment qui précède une souffrance. Le prévoyant, je l'occulte afin d'en vraiment subir l'assaut.

Si bien l'on m'y emploie que je repousse le mal avant réception. Chercher à souffrir, de part et d'autre des choses en vie, requiert une mécanique. Quand vient la panne, pour me fournir en amour, les souffrances que j'enrange deviennent la mauvaise récolte de mes sauvageries.

LA GIROUETTE

Qu'advient-il de moi ?

Rien ne me procure l'essence de me trouver en paix avec mes vieux conflits, tantôt paroles creuses à la crête des désirs, tantôt soulagement d'effrois dont la mémoire déplace les repentances. Pour concevoir les vents qui soufflent en moi sans se soucier des ravins qu'ils éclairent, et pour me confondre avec l'équitable tribut des paradoxes, chacun selon son farniente, une girouette nidifie sur mes lèvres ou sous mes pas.

La girouette ne tourne pas. Sa flèche c'est ma pamoison, ce sont mes funérailles. Et ma chambre orne les délicatesses des corbeaux plantés sur ma tige.

HÉRALDIQUE

Ne pouvant donc souffrir aussi fort que les fonds m'y invitent, fonds donnés comme parties d'un tout, sujets sans mémoire, fonds démesurés où la pratique de la connaissance attend son heure, héraldique, je m'offre en victime d'un certain glissement vers je ne sais quel domaine.

Nulle part le présent ne me repère, mais il crépite son incendie à la dérision des nuages, immuable présent que préservent de vaines immensités et dont les champs, ou de semblables abstractions, font leur couche.

Souvent à l'intérieur d'une vague je me réduis, drossé, clouté dans un cercueil d'algues afin que la mer se lève pour moi, se relève sans cesse, autour des grottes creusées dans des abîmes diffamés.

Il doit y avoir plus d'une raison pour que la vie remonte aux origines, aux non distances. Dès demain on se mettra en quête de confidences, d'amicales solitudes, de péripéties à même le carnage de se rencontrer, puisque ceux qu'on recherche ne le veulent pas.

On m'a dit que, tel l'agneau le loup, ils nous admiraient, or ils ne demandent qu'un peu d'incohérence, qu'un peu de réversibilité, en des images folles d'elles-mêmes.

LA VOLUPTÉ

Plus j'évalue mes plaisirs, l'endroit où ils m'enlèvent, leur délectation, plus j'en aperçois une variété, une seule.

Quiconque s'entend avec le langage comprend que je parle de la volupté, ce sens immédiat du plaisir d'avoir encore une faille, par où s'infiltrer, en pleine course, la gamme des soupirs. Pour eux, la voix du dehors s'arrête de ronronner. Mais donnez-moi la volupté d'ouvrir mon cœur à mes paroles. Ils vont si mal ensemble, malgré les apparences, malgré le temps que je leur consacre et la fête que je leur promets.

La volupté m'atteint linéairement.

Elle me dévale, m'investit, m'anesthésie, par le haut-parleur du roulis, tandis qu'une rumeur, pareille aux émigrants, me renouvelle de part en part. de l'inscrire j'en tressaille, par force de quelques sentiments et de non moins rares rôles, au petit matin.

DISCRÉTION

Jamais je n'ai voulu me croire prostré, c'est souffrir davantage.

Je donnerai des exemples à volonté.

Au lieu d'élire un royaume où je m'enfanterais, j'ai attisé l'espoir de rester le même en des endroits confondus.

Je voudrais me décrire, sinon je cours à la faillite. Un système s'écroule dans l'impression.

Au lieu de cela, j'accepte mal les traits que l'on m'attache, l'objet tant attendu.

Je voudrais, avant d'y réfléchir, vous parler de moi sans la moindre retouche, sans questionnaire ni passage.

Au plus discret d'entre nous. Itinéraire de fourmi, le mien me révèle mon ébranlement.

En quel vaisseau ma veilleuse s'est-elle embarquée ? Pour elle j'aurais courbé l'échine, claqué quelques portes.

AU TEMPS DES VAGABONDAGES

Au temps des vagabondages
A la rampe du délire
Où se sont accrochés tant de précocités
En de fausses démangeaisons
Tant de mauvais garçons
Partis pour une femme aux mains
Qui cherchent la bague
Et des frissons
Que personne ne saura comprendre
Tels qu'en des nuits de décès
Le dormeur croit pouvoir réclamer
Malgré le chat qui par la caresse
Assiège son repos
En ce temps-là le capitaine sans vaisseau
Vaisseau sans équipage
A moins qu'on le déguise
Porte au front dedans ses yeux
Et loin devant
Par accident et malice
Porte et provoque le vol des incendies
Sur le bougeoir de son illustre stratagème.

HISTOIRE DE L'IMPOSTEUR

Dans ma maison ce matin j'ai recueilli un imposteur. Sans âge, encore que ce détail m'aurait échappé si par hasard je ne lui avais demandé, sans beauté apparente, mais pour lui la beauté ne serait jamais qu'apparente, que tributaire d'autres valeurs prêtes à s'évanouir, sans penchant que l'imposture, il s'était présenté comme un ami dont à tout moment je pourrais vérifier services et fidélité.

J'ai déduit qu'il prodiguait son imposture de façon désespérée. En effet, il ne portait guère le poids du monde sur les épaules. Pourtant, il s'en étonnait.

Ce matin-là, il était entré par la grande porte que j'avais laissée ouverte. En vérité, j'attendais quelqu'un. Comme tous les jours, je m'étais préparé à recevoir un hôte de passage, une sentinelle impromptue. Tous les matins, je laisse la porte ouverte pour que mon chien accueille quelque chien errant et qu'il opère en toute liberté son va-et-vient. C'est le moment de la journée qu'il préfère, renflant tout comme si la nuit avait effacé les empreintes de notre existence commune. Puisqu'il intimide les intrus par ses forts aboiements, je laisse la porte ouverte avant que de partir en ville.

Nullement inquiet par mon chien, l'imposteur avait franchi la porte et s'était installé devant moi. Ses premières paroles ne m'ont pas surpris. Il avait faim et soif. Il a bu deux bols de café et mangé un sachet de gâteaux secs. Je lui ai demandé comment on lui avait indiqué ma maison, mais j'ai compris trop tard qu'il attendait cette question pour me mettre à l'épreuve et saper mon moral.

Nous étions un dimanche, je n'avais rien prévu, sinon une longue promenade avec mon chien à travers bois. Lui faisant part de mon projet en le priant de se

joindre à nous, il a rétorqué qu'il avait besoin de repos et qu'il me parlerait de lui dès mon retour.

J'en concluais qu'il avait l'intention de garder la maison en mon absence, puis je sortis avec la fermeté de celui qui se prépare au pire. Cependant, je notais avec plaisir que mon chien avait adopté mon visiteur. Il n'y avait donc aucun danger d'après la loi qu'un chien avertit toujours son maître d'un péril.

J'ai même prolongé la promenade. Au retour, mon chien s'est élancé vers le visiteur qui se tenait fièrement sur le pas de la porte. Alors seulement, j'ai pris soin de regarder mon hôte.

C'était un homme élégant qui avait dû rencontrer l'âge difficile où l'on grandit d'un seul coup. Il portait péniblement sa haute taille. Que dire de ses yeux d'un bleu un peu glauque, de ses joues creuses, de son nez discret, de son grand front prolongé par des cheveux qui tombaient en bataille sur sa nuque et cachaient ses oreilles, que dire de son perpétuel sourire que je croyais au début ironique et dont il ne se séparait qu'en regardant au loin, que dire de ses mains qui sortaient de ses poches, de ses mains aussi mouvementées qu'agiles, comme dessinées par un crayon expérimental, que dire de sa silhouette que par une savante formule et pour des raisons que j'ignore il tournait sans cesse, si bien qu'on la voyait que de profil, que dire de cet homme, sinon qu'il inspirait confiance, mais une confiance dont chacun de nous se passe, sinon qu'il paraissait constamment sur le point de faire des révélations.

Il m'interrogeait. Je répondais une phrase brève qu'il écoutait à peine. Ensuite il me livrait sa vision du monde.

Jamais il ne parlait de lui de façon légère, jamais il ne présentait les choses du bon ou du mauvais côté. Il hochait la tête. Il souriait franchement quand il venait de prononcer une parole qui le satisfaisait. Pour résumer sa pensée, gageons que ses semblables ne l'intéressaient plus mais qu'il avait besoin d'eux pour qu'ils s'intéressent à lui.

Il ne concevait pas l'existence comme un combat perdu à l'avance. Il s'était vu mourir chez tous les hommes qu'il avait rencontrés. Il ne supportait pas d'être seul, bien que je ne sois pas certain qu'il s'introduisait chez autrui pour peupler sa solitude, car je ne correspondais pas, quant à moi, à l'image d'un être de chaleur et de réconfort. J'estime plutôt que mon visiteur était animé, malgré lui, du désir de prophétiser, d'évangéliser, de donner la bonne parole.

C'est parce qu'il voulait me faire du bien, en s'en prenant à n'importe quoi, que je qualifiais d'imposture les axiomes qu'il me distribuait. Aussi n'avais-je pas la

force de répliquer ni de juger mon hôte. Il souriait et cela suffisait à mon bonheur du jour. Il voulait m'enseigner la vie, me corriger, en prétendant connaître ce que les êtres façonnent, le pire et le meilleur d'eux. Pour le meilleur, il n'était guère bavard. Il accordait quelque crédit aux femmes qu'il préférait de loin aux enfants, aux hommes et aux vieillards.

Aux femmes, il ne savait pas parler. Il les épiait pendant des journées entières dans les rues et il se passionnait pour leurs flâneries dans les labyrinthes des trottoirs. Les femmes, à ce qu'il disait, étaient victimes de leur précipitation. Comme je ne comprenais pas, il m'expliquait que la femme avait laissé l'homme prendre le dessus pour s'en débarrasser et lui abandonner des pouvoirs dont il ne ferait jamais rien. La femme réalisait ainsi tout ce qu'elle entreprenait, depuis les plus simples plaisirs jusqu'aux souffrances extrêmes. Il ajoutait de surcroît que les souffrances et les plaisirs féminins s'enchevêtraient à merveille. Au nom de quoi lui demandais-je ?

A la première contradiction que je lui apportais, il m'a scruté, souri, articulé ou bredouillé quelques mots. Il était outragé et il a répondu qu'il connaissait les femmes. Par cette réponse saugrenue, il me découvrait son jeu. L'imposture ne supporte aucune opposition. Aux abords hospitaliers, à l'abondante végétation, aux allures civilisées, à la crinière droite relevée par le vent, l'imposture saigne. Le sang qui coule de ses veines n'est pas le sien. Celui qui l'irrigue provient de la terre.

L'imposture ne s'attache pas. Elle stagne vaguement pour mieux s'élancer, elle se propage comme la peste, la peste qu'elle voudrait être, la peste qu'elle n'est pas. Comment la reconnaître ? Question d'instinct ou d'habitude. Pour ma part, j'ai longtemps pensé que nous étions tous des imposteurs, chacun à son degré. L'imposture réfute elle-même cette théorie puisqu'elle n'existe que pour un nombre infini d'espèces.

Pour avoir affaire à un imposteur, il convient de lui montrer son chemin. S'il écoute, son nom n'évoque aucune équivoque. S'il répond que son chemin le regarde et que celui qui n'est pas perdu se trompe de monde, s'il répond qu'il tourne autour d'un point qui finira par devenir lui-même, s'il répond que tout ce qui n'a pas d'histoire finira par en avoir, s'il répond que les étoiles, les étoiles oubliées, lui ont pour des cultes et autres traquenards, ou enfin s'il ne répond pas, parce qu'il ne se connaît pas de chemin, parce que nous n'y avons que trop brûlé nos espérances, son nom sera imposture, sa valeur entraînera nos plus loyaux et braves frères.

L'imposture naît d'une décomposition. Pour cette raison, elle résiste mieux que quiconque aux fléaux, catastrophes humaines ou générales, d'autant qu'elle se camoufle au moment des débâcles.

Mon imposteur a eu peur. Il s'est inquiété de la confiance que je lui témoignais, il a songé à toutes les fois où il s'était embarqué à la limite du raisonnable. A cette dernière notion, il donnait un sens on ne peut plus ambigu. Un raisonnement est par définition raisonnable, disait-il. Il ne cachait donc pas qu'il raisonnait, seulement il prétendait choisir ses idées comme on fait son marché, sans idée préconçue, sans autre idée que remplir son panier pour des provisions. Aussi réfléchissait-il comme il s'alimentait, par besoin, par dépit et par amour de soi. Il ne parlait bien entendu que de loin en loin de son passé. Je réalisais avec effroi qu'il n'en avait jamais eu. Rien ne m'intéressait plus désormais que le passage qu'il opèrerait en moi.

Il ne me quitterait que lorsque je lui aurais cédé mon apparence et l'âme que je n'ai jamais eue, pour moi ni pour personne. Il ne me laisserait qu'au cas où je franchirais ma porte en baissant les yeux. Par mon simple renoncement, par ce geste d'amnistie, il me succéderait en mon propre domaine.

Dès lors, tout ce que j'avais établi à l'égard de la naïveté, de l'irrespect probable de mon visiteur, s'est effacé. L'imposture dessert nos répulsions. Elle soumet. Chasserais-je pour autant le personnage d'une pièce dont j'avais conçu l'intrigue ?

Pour traduire la haine, il faut n'y pas recourir.

Je continuais à croire que mon hôte se ferait justice en des temps et lieux que je ne parvenais pas à fixer. Bientôt, en raisonnant de la sorte, je suis entré dans la peau de l'imposteur.

Jamais plus de paroles en l'air, me certifiait-il encore, comme s'il me lançait sa dernière cartouche. Je n'ai pas réagi, j'ai esquissé une réponse, une boutade. Mon esprit allait ailleurs, en un moi-même qui me devenait de plus en plus étranger à mesure que j'y descendais. Je voyais mon être se disséquer dans les mots, lesquels ne réduisaient rien. Puis l'imposteur a cessé de me parler.

Il tenait un discours à un peuple imaginaire, à des moitiés de guerriers, rapaces de nuit et proies de jour. Il vociférait, mais ses amarres ne lui appartenaient plus. Son sourire séduisant avait un énorme pli au milieu du désastre, la ride ricanante.

Nous ne nous comprenions plus. Mon interlocuteur était passé aux aveux de son mal de terre. Il pleuvait un déluge d'invectives. Poltrons, poltrons ! Et je m'en sentais l'étendard.

L'évolution avait abouti. Je n'ai jamais connu d'autre discorde. Le temps a basculé, tantôt du côté des vacuités, tantôt dans un ordre d'écrous.

Si j'en souffre encore, c'est qu'il s'agissait d'un mépris que nous nous inflignons. L'imposteur avait tourné casaque. Je l'ai entendu se comparer à tout le monde. Sans le regarder, je lui ai demandé de déguerpir et de revenir plus tard, dès que j'aurai renoncé à savoir. Et voici le rêve qui s'ensuivait.

N'importe quel arbre vous abritera. N'importe quel arbre reprend courage dans le réseau de ses racines, qui sont des émissaires. Bientôt, à l'idée de couper mes branches, j'entrevois, par un opaque cristal, les retours de l'écorce. Il se trouve que je tarde à devenir. Mon imposteur a pris le chapeau que je lui tendais. Il m'a promis de m'écrire, voulant de nouveau concilier mon être avec les choses. Ecrire, afin de reposer sur l'imposture de l'égarement. En effet j'ai reçu, quelques jours plus tard, une insignifiante lettre, seule formule de politesse qui abrégeait mon cauchemar.

Il fallait maintenant me souvenir de longues convalescences éparses.

LES ENVAHISSEURS

Certains êtres ne nous réussissent pas. Ils gravent dans notre vie des sillons que nous irriguons nuit et jour, et sur lesquels la nature, toute la nature lunaire, n'a d'autre prise que de recourir à les isoler.

Ces envahisseurs, que l'on montre du doigt, que l'on découvre des filets qui les encombrement, nous appâtent davantage que si nous nous y attendions.

J'ai énoncé l'imprévoyance des sentiments. Il me plaît maintenant de comprendre, par curiosité, par amour, les multiples phases et peuplements, dont nous sommes tantôt donateurs et tantôt dépositaires, sans que nous contrôlions l'intervalle qui, de plus en plus, nous sépare du lieu où nous allons nous effondrer.

Suis-je fou ? Si je savais les raisons qui me poussent vers des êtres pour lesquels ma conscience s'attache à l'illusion qu'ils approuvent et rencontrent les mêmes possessions, le même cache-cache, si je cherchais en définitive à me justifier en moi-même des allures que choisit l'imprudence de vivre, alors tous ces êtres qui ne me réussissent pas, c'est-à-dire qui ne réussissent pas à me quitter, ni moi à voyager au monde sans eux, ces êtres, que je retiens et qui signent l'approche de mon unique réalité, se rueraient sur mon corps, ainsi que les arbres que les bûcherons n'abattent pas.

DIALOGUE

A la fin de chaque question, le temps d'un hasard, une lutte se voit soumise à l'inconnu et elle décline toute incidence sur son futur en faute.

Au début de chaque cavité, des idées soufflent qui intriguent, puis dérangent et s'éteignent.

Partout les excès, sous le couvercle de la fuite, se rencontrent et s'aperçoivent qu'ils valent ce que leur prête le chant du monde, quelquefois, mais rarement plus, de la distraction.

A la fin de chaque question entre toi et moi posée, il y a une hypothèse, celle d'être subjugués.

De l'écrire déjà j'y renonce, un bouclier au fond du cœur.

LES FLÉAUX

Par chance je consolide
Le pan de mon caractère
Que les fléaux de la nature assiègent
Me renvoyant
A ce que le premier venu
Appelle pitié
Et moi fantaisie
Indolemment.

LA PEINE

D'où vient la peine, d'où monte le cri et quelles sont ces voix du dedans qui résonnent et déclenchent les tourbillons de l'esprit ? La peine résulte de ce que l'on provoque, cherche ou attire, la peine dont le nom nous évoque l'histoire d'un naufrage, d'une détresse, quand l'amour se métamorphose, quand l'oiseau que l'on suivait depuis longtemps du regard disparaît soudain dans l'azur.

Rien de plus banal que la peine, me murmure ma mémoire, mémoire usée, pourrie, dont l'hébètement se moque. Il s'écoule sans se soucier que ma peine cause des ravages qu'il serait temps de cicatriser, si je veux capter la chance, remonter le courant, me rasseoir.

Grâce à mes peines, j'ai changé de cap, j'ai modifié l'idéal, j'ai recouvert toute une niaiserie avec laquelle, parfois, je réintègre le jour.

Ami, si tu rencontres la peine, salue-la, pense que tu as été aveugle, ne t'y fie pas, ne regrette rien, dépose les armes, déserte. Non, ne fais pas comme ceux qui se protègent des rayons de lumière, dans le froid et les sangles qui les opèrent.

Mais chacun rame et ne choisit pas les couleurs éblouies qui croisent l'aventure.

TEL LE LIERRE

Autrement dit, souvent je me poserais la question. Est-ce possible, est-ce prématuré d'entrer dans la vie de l'autre ?

Il en faut de la patience, du courage et de l'amertume pour conquérir une personne, pour lui plaire autant qu'on le désire et pour n'en plus rien penser.

Mais la question demeure, insoluble, suicidaire, puisque jamais, en face de l'être aimé, on ne ressent les mêmes sentiments, la même vision du monde. Quelque trouble venu du fond du corps imprime la page du refus de comprendre, de comparâître, de décider et de se séparer d'avec soi-même.

Alors on se retranche quelque part dans le rêve, dans l'euphorie d'avoir devant soi un projet, on imagine que dès demain l'aube volera en éclats, que les dernières méthodes réaliseront les promesses miraculeuses. Il convient pour cela de faire le mort. J'entends, par cette expression, prendre part à l'inexistence, à l'errance qui conduit en pleine félicité.

Quand on se réveille, si on se réveille, car faire le mort n'est pas sans risque, on découvre que le plus fort désir pousse, tel le lierre, même sur la tombe, même sur la tête qu'à petit feu je décapite.

UN RÊVE OUBLIÉ

S'il fallait tout recommencer, question qu'on ne pose qu'aux autres, je me détournerais bien vite d'une pareille voie. Que l'on m'accorde d'avoir sondé des paradis aussi peu libres qu'un grand amour : reflet de mon indépendance dans une captivité définitive !

Plutôt tout partager, comme nos ancêtres les gueux quand ils pliaient sous les octaves des tyrannies et que, çà et là, des têtes nourries de vastes espaces radieux penchaient d'un autre côté, consentaient à prendre le large. Ils refusaient stupeur, déclin, et l'horizon était leur porte et seule pensée. Les oiseaux étaient des dieux hospitaliers, les mers des énigmes soudaines ou des oracles de création, les étoiles des signaux, le symbole d'un ordre quelconque, et le feu un rêve oublié. Je recommencerais à l'envers, par défi, par réflexion, n'ayant réponse à rien.

UNE PARADE

Et puis, contrairement à ce que l'on pourrait penser, le discours de la violence, entre autres, va passer.

J'en ai assez d'être voyeur pour le plaisir, j'ai préféré être le voyeur du réseau. Pourtant la côte d'amour grimpe, elle se lève de toutes les aventures à la bague unique.

Quelques animaux, dont l'ours polaire et le chat d'appartement, mais pour d'autres raisons, sauront recevoir les revenants dont voici une parade.

LE NOTAIRE

Je démontrerai que l'on ne corrige pas les erreurs commises dans le passé, qu'il ne suffit pas de vieillir pour acquérir je ne sais quelle sérénité ou sagesse qui, l'une et l'autre, protègent des idées reçues, des lieux communs ou des critiques. Je m'évertuerai à transcrire ce qui m'a le plus appelé à devenir moi-même et un autre, quand la proximité de la mort participe d'aucun et de tous les instants ; j'ai nommé mon impossible disposition pour les jeux passionnels. Je réconforterai certains en déployant mon hostilité contre ce sixième sens, ce membre de l'esprit, cette articulation de l'instinct, ce notaire des âmes perdues.

LA RENCONTRE DES DEUX VÉRITÉS

Il doit exister des rapports de cause à effet entre ce qu'une plume écrit et ce qu'elle laisse à autrui pour la définir. A-t-on jamais un statut définitif avec lequel on visiterait son monde et qu'on exhiberait à la gueule des détenteurs de l'équilibre ?

Toutes les formules qui visent à démâter l'attitude d'un être vis-à-vis de ce qui s'oppose à lui et qu'il affronte de plus belle, formules de sablier, de métronome, ne font que précipiter les écorchures de la pensée dans les triomphes de la farce. Quand il arrive que deux vérités se rencontrent et s'unissent, ainsi que l'éclipse, si rare en notre continent, ainsi que l'amour qui se nourrit au sein d'un volcan, et ne font plus qu'une, d'où le risque croissant de mourir en quelque chose, de laisser derrière soi un territoire, de partir sans crainte de retour, de suivre un chemin qui ne condamne rien, d'où la sensation de gravir à rebours l'ultimatum ardent, deux vérités aussi réparées, parce qu'il en faut des dissonances pour aliéner deux corps, pour qu'ils se mettent en appats, sans durée ni traction, quand deux vérités se rencontrent, c'est la plus elliptique qui s'en charge. C'est elle qui provoque ce qui tend vers le ralliement charnel et l'aboutissement de l'individu dont je suis, comme tout le monde j'imagine, l'inventeur et le portrait. Bientôt, la vérité issue de cette rencontre à son tour se dispersera pour finalement retrouver sa fonction première, dans la moisson du vide, où se reproduisent les équipées d'antan.

Plus je montais à l'arbre de vie plus je consentais à nidifier, plus je voyais alors que l'endroit de ma chute, de ma terrible perte de connaissance, que l'endroit où l'on vit par les arabesques qu'inspire l'amour, ce gibier que l'on traque d'un fusil dirigé contre soi-même, que l'endroit où l'on se réfugie, dérisoire, incompris, sauvage, se résume à un hublot que protègent les vestiges d'un rideau de corrida.

Dans cette retraite, je ferme les yeux et tu m'apparais, recueillant mon énergie, à verse, celle que tu ne cesses de m'insuffler.

Et si je me décourage, que l'on ne nous juge pas sur le temps, ni sur le tapis vert, mais bien plutôt sur ce que nous avons failli partager. Ce qui n'a pas eu lieu ne reste et ne s'arrête pas.

LES MASQUES

Chacun prend son courage en patience et l'apporte au facteur pour d'autres adresses que la raison.

Les masques sont les muscles de la mort.

PEU DE RAISON

Peu de raison et moins de parois, ainsi je définis la marche que je me fabrique, et les accords de mon regard sont à la merci des galopades.

Je ne me connais pas, dit quelque voix sournoise et taciturne. Cette même voix déjà me donnait le vertige quand, pour des rêveries soudaines ou des caprices d'enfant, je savais ce que l'on me reprochait.

Quelle perception me révolte bien que jamais je ne la maquille ?

On va dans la vie à la manière d'un mécano, en mal de pièces, qui se souvient de trop d'outils à la fois et qui n'a de délices que pour son atelier. Dans les murs de ce dernier, on allonge son inertie, ses rancœurs et son ancrage, alors que le moindre nouveau visage mutile l'aventure au lieu de communier avec les sens qu'elle rameute.

Tout ce qu'il y a de secret en nous s'épanouit et se rétracte pour une ancienne imprudence, qui n'a de forme que très discrète, mais aucune autre forme ne s'y mêle.

Je me parcours. Je ne finis pas de convoiter et de comprendre que l'amour me désagrège pourvu que je m'y résigne, aussi longtemps que frémissent les charges qui nous embrassent.

LA MORT

Les sépultures me surprennent, elles m'inquiètent et me décident.

Depuis la préhistoire, les sociétés ont ce goût prononcé pour glorifier leurs morts. Elles ont tout essayé pour qu'ils reviennent parmi nous. Toujours elles vous diront que par la mort on chante la vie, on cherche à préparer son passage, mais les départs sont plus sinistres.

Quel vent de résine souffle sur nos cimetières pour qu'on s'y entasse, en pleine terre, et que jusque dans la mort on reproduise la vie, dans le modèle de la cité, sur toutes les échelles et sans changer de clôture ni d'instrument ?

Les vivants imposent aux morts leurs exigences. Mourir ne pose aucun problème, sinon celui, chaque jour, de réapprendre à vivre à force de faire croire le contraire et d'approcher des êtres qui répandent, par mesure de parodie, leur mort autour d'eux.

Sépultures taillées dans la pierre des torrents, comme vous faites mal, comme vous menacez l'inquiétante quiétude ! Haïssez-moi voir mourir les fantômes qui me hantent et contre lesquels je m'insinue. Pour moi, il s'agit de mourir en eux, à moins qu'ils ne m'invitent à les suivre là où les orages emportent l'imaginaire et les corps entêtés des esprits que l'on sème sous les formes.

LA TOLÉRANCE

Pour que nous nous rencontrions avant de nous réunir, de nous présenter l'un à l'autre et de nous répartir sans ambages, le gouffre ressentira un tremblement badin, une lueur diaphane où les liens s'établissent, se répondent, voués à l'enseigne du contre-jour.

Nous dépeignons les nattes qui recouvrent les origines étanches d'une disgrâce secouée entre l'air et l'atome. Notre train prend de la gîte et le baroque concourt à notre plainte, dans la très vénérée chapelle de notre soulèvement.

Des ombres qui nous frôlaient attendent leur tour. Peut-être nous épient-elles depuis que la fin nous accueille loin des clans valides, annonçant que l'adhérence, venue en devenir, correspond avec l'envie de s'offrir, de ne plus dormir en vain, d'aller de vie en mort, de lèvres en lèvres et d'oublier qui je suis.

De cette personne que je tolère, j'en parle devant les fêtes que notre blancheur aurait tort de blinder, pour un crépuscule qui retourne nous voir comme la source au fond du puits, la source qui ne nous trahit pas.

LE GRENADIER

Il y a tellement peu de raison d'écrire, de conter les hérésies qui grincent dans mes terriers, de réduire mon réseau à un ténébreux grimoire, que je ne me soucie guère de la valeur de ce qui a tendance à devenir mon œuvre, par opposition à la vie que je mène, si tant est que je rêve de m'exposer un jour à l'audace des baraques de la tradition, avec mes auteurs favoris et ceux que je ne lirai pas.

Alors, plutôt que de resquiller en maniant la langue sans rigueur ni obole, avec pour seul penchant les germes qui ne germeront pas, la langue qui m'a été donnée pour que je m'en sépare quand je m'y serai enfin préparé, je descends dans l'arène crânement, avide de revanche contre je ne sais quelle bonne manière, à l'exception de quelque mal de mer en provenance du désir de défaillir.

A tout autre que moi je dénie les commandes de ma plume et si, par aventure, je tourne la question en me poussant sous le char des mots, je mériterai les pires sarcasmes de la garnison, coiffé du heaume de l'écrivain grenadier, pour asperger l'ennemi moral.

HISTOIRE DU FIGURANT

Déjà pareille aventure m'était arrivée loin de là, comme un repos que l'on n'entrevoit pas. La fatigue pénètre dans les mots et les phrases se succèdent en surface, en abondance, ne voulant plus rien dire.

Je crois pourtant que j'avais tous mes esprits, que ma lucidité habituelle donnait sa pleine mesure, en dépit de ce qui court dans les limbes.

Ce doute plane et ruine si bien les meilleurs hommes ou femmes, leurs meilleures œuvres. Surtout, je n'ai jamais perdu la face. Je m'en défendais et j'estime aujourd'hui que ce n'était pas là une attitude appropriée.

Fragile et discret, j'étais toujours presque seul. Tant bien que mal, je gagnais ma vie au cinéma et au théâtre dans la figuration. Ceux qui m'ont approché à cette date vous parleront de mon manque d'ambition et de mon caractère encore très puéril. Ils vous décriront, mais j'anticipe, mon profil en forme de masque mortuaire. Ils ajouteront que je les dénigrais et que régnait autour de moi une atmosphère d'inquiétude.

Je donnais l'impression de ne rien vouloir changer à ma personne et je raisonnais comme si je regrettais d'appartenir à ce siècle. Tous pensaient en somme, à tort bien sûr, que je m'étais égaré dans une profession qui ne me convenait pas. Au fond d'eux-mêmes, ils pensaient peut-être que je leur ressemblais puisque j'avais choisi la même vie.

Ni eux ni moi n'avions en réalité voulu ce choix qui s'était imposé à force d'avoir descendu l'échelle de la scène, du moins dans l'imagination. La plupart des figurants que je fréquentais avaient oublié les fantasmes du premier rôle.

Quelque chose que j'appellerais le temps s'était arrêté chez ces êtres remplis de curiosité qui ne frappaient plus qu'à des portes dont il leur importait peu de les voir s'ouvrir ou non. Ils frappaient obstinément.

Je me souviens que contrairement à eux tous, j'insiste sur ma singularité, la figuration m'avait happé ou séduit pour elle-même. Par hasard, sans doute. En tout cas, j'affichais une indifférence magistrale pour les comédiens titrés qui, du reste, me la rendaient bien. Dans l'exercice du devoir, j'essayais de ne jamais quitter un maintien austère et il m'arrivait parfois de refuser certains rôles.

Ne croyez pas en effet que je ne me prenais pas au jeu, que je disparaissais aussitôt le travail terminé ou que je m'acharnais à démoraliser, par exemple, un monde et des troupes que j'avais déjà en horreur, mais pour d'autres raisons.

Il y avait des histrions, mais je ne pouvais encore les aborder ; il y avait des connétables. Tous, ils m'ont prouvé que je me défendrais...

Nous jouons, nous figurons par usurpation, d'autant que nous ignorons les règles qui font les codes moraux, les pyramides de chaque société, sans perte d'économies, comme dit le régisseur. Nous seuls, figurants, savons que tôt ou tard, nous ne croirons plus aux cultes de la scène et de sa fosse, à la risée des projecteurs factices et d'un public dont le recueillement ne trompe personne.

Au tout début de ma carrière, je vendais le programme et remarquais qu'on l'achetait et l'emportait, en bon état, pour la table de nuit.

Demandez le programme !

Alors vient l'heure, l'heure tant attendue, pense-t-on, où l'on se montre tel qu'on se revendique, se figure, s'accepte, devant les spectres du dernier rang, grisailles, charnières des arbres creux, qui renoncent enfin à leurs disciples.

C'est un réquisitoire. Jamais je ne me comprendrai ; il tourne, il tourne en moi un chant que j'écoute mal de peur d'en souffrir, une mélodie en trombes.

Il nous arrive de nous perdre dans notre double jeu. Parfois nous nous y retrouvons, oscillant entre le langage et l'aphasie, un bégaiement informe, une sorte de parole débraillée, de lecture en canon. N'est beau que ce qui tremble d'être conforme aux privilèges et leurs préludes.

Ne demandez pas le programme.

Gens de robe, ne craignez pas ma méchanceté, ma politique, cela n'existe pas ; ma nature m'en protège, mon intention s'y engage, simple échange pour convenir que je ne dirige pas ma trahison. Elle m'avale dans ma sale galère, elle étouffe les feux de la rampe que je dévale.

La comédie ne signifie pas seulement perfidie, manipulation, troupe, je lui oppose un ermitage que je délivre à une table d'orientation, au-dessus des fécondités. En imaginant un théâtre pour pèlerins, pour gens de passage, pour la franchise et la tristesse, je me suis égaré.

Quand vous apercevez l'embarcadère, soignez votre signature si vous vous absentez. D'abord vous hésitez, vous simulerez un malaise, un sacrifice, une extase, tant et si bien que les espoirs de partir l'emporteront sur les besoins de revenir. D'ailleurs, il n'y a d'autre alternative que la passion ou la quarantaine, que les festivités dans cet univers que les drames ne consolident pas.

J'ai préféré nager dans la quarantaine, m'y paumer, glissant vers le feu de Bengale, en moi l'oubli, par esprit de croyance et de détermination.

On croit que les acteurs et les figurants font tout à l'envers, qu'ils se chamaillent et assistent à leur propre délabrement. Rien ne me semble aussi faux. On ne devient pas comédien en salles ni en plans, on le reste malgré soi, comme au tripot, à la précaution d'un exil intérieur.

Ainsi ma fuite prend racine en elle-même, se trouvant quand je la perds et la heurte.

Nous préparions-nous à une traversée du désert, à une approche intangible des sorciers ? Je ne résiste guère au charme des encorbellements et je sens qu'il faudrait clouer leurs formes à la pensée, sans étui.

Le rapt eut enfin lieu, tandis que je m'associais à la harangue générale, faire des provisions ou mettre mon nom à l'affiche. Une à une les preuves s'entrouvrent, puis s'inclinent aussitôt, à condition que les fauteuils d'orchestre brisent l'émeute que le tourment déclenche, que les chroniqueurs ne relateront pas dans la rubrique abjecte de leur mors.

A ce jeu, les plus armés excellent ; le harnais au cou ne les malmène pas, ils tendent les rênes aux longs rires qui les mouchent. Ce tourment : un déchet dont la dictée et les sermons étrangement me confondent, me palpent, dont la source verse les boniments, non sans allure.

Figurant, je me calme. Toujours être soi-même soubresaut, mutin de sa délicatesse, des réveils à l'initiale compagnie, avec, plantée en toutes ses couches, une carte revue et corrigée, ainsi que quelques paysages. Figurant, je suis pris à l'hameçon.

LE VIEUX SENTIER

Tout compte, m'a dit un jour le vieux sentier qui contourne le plateau.

Je l'empruntais depuis mon plus jeune âge pour m'y promener seul et lui parler de mes espérances menacées puisque, en mon for intérieur, personne ne s'aventurait jusque-là. Il ne m'avait jamais répondu. J'ai fait mine de ne rien entendre et sans m'arrêter ai poursuivi mon chemin.

Le lendemain, j'ai compris le malheur que jamais je ne pourrais renoncer aux errances les plus humbles.

L'OUBLI

Alors intervient l'oubli, foulure du désir, déblayant d'une charge venue d'on ne sait plus où l'esprit, tel un radeau qui raccompagne les naufragés jusqu'au bout du voyage.

Souvent je me suis cru hanté par une image fixe sous la forme d'une silhouette ou d'un idéal, hanté au point de me figurer une autre parade, un autre salut dans la séparation de mon être en plusieurs morceaux, dont celui du mouvement, à l'angle mort de l'oubli.

Il n'est pas un rêve dont je me souviens de l'envers ou l'endroit. Nul rêve ne ressemble à ce spectacle incessant dont je parle. Quand il me parvient par-delà ma stupeur et la marche des hommes, il ne déverse pas l'apothéose qu'il renferme et éteint pleinement.

Pour être ainsi possédé par le démon de la perte de soi, pour ne pas savoir comment meurent les charmes qui nous ont arrêté dans la combustion, et qui n'incarnaient pas même le repli des précédents échouements, pour avoir eu raison de moi-même sans me heurter, sans douter que je ne me laisserai plus avaler par un horizon unique, cousu dans les paupières fascinées, encore que je n'y attache pas la moindre valeur, je courais tous les risques, m'exposant aux masques et aux illusions, bien que j'eusse donné quelque sens à ma vie en fonction d'une vie étrangère qui m'attirait, par l'inclinaison solaire de mes sens oubliés.

Les noyés, après un séjour dans la profondeur parfaite, remontent à la lumière où les attendent les nouvelles coquetteries.

LE DÉCLIN

J'arrivais alors à l'âge clandestin où la nuit oriente ses fenêtres sur l'asile du songe.

Une terre sans cœur me tendait une main en tutelle de son ensevelissement. A ses ongles, l'écart entre les miroirs s'amenuise et creuse l'ampleur de mes paroles.

Je ne pris pas la force de la saisir, elle s'en est allée vers d'autres déserts, vers les fourches lugubres des croque-mitaines.

La vie a fait la pirouette. Le temps aura montré son cou à la souffrance, qui a sans doute perdu ma trace pour que les fleuves, au loin, trouvent la mer.

LA CASE VIDE

Avancer en âge, c'est se montrer en accord avec la case vide qui ratisse notre dernière requête. Les heures s'y écoulent à califourchon sur les ennuis et les doutes, sur les terrils et les tourbes.

Conquis, nous le sommes par les maquis éventrés de la précarité, des mauves enlacés, évoquant la poussière que déposent les regards des yeux fluides.

Maintenant, je ne parviens plus à fixer la case vide, à lui renvoyer l'écho, à en saisir le contenu qui distille et cimente mes intentions, mes troubles que sème une chambre sans cloison. Un parapet de forte mansuétude me pardonne les fautes que l'on m'assène, ou m'empêche de commettre, ou me reproche de perpétrer.

Ceci me laisse songeur et au bord des larmes.

Sans chercher à me résigner, à exhiber mon infortune d'un soir, lui-même indéterminé, je romps la case vide en me brisant dessus.

LE MÉRIDIEN

N'importe où mène le méridien, en terres récentes jusqu'au pied de la plus triste montagne dont personne ne veut gravir les crêtes, pour une visite en prélude à la routine essentielle.

Le patrimoine universel, comme les chalands, se prend au jeu des transports et converge dans les influences.

Heureux celui qui abdique au moment même où il comprend son mal, le domine par honneur, et où se déploient les profits de son fardeau dans l'erreur qu'il s'obstinait à ne point feindre.

J'entends faire face au méridien, aux collisions solitaires, avec un cloître couvert de mousse quand la lune s'attaque aux épaisseurs, qu'elle ronge avec un rien de mort qui me rappelle les équinoxes. Aussi mon mal pousse-t-il entre les mailles des ruines, sans jamais me tenir un discours cohérent ni m'apprendre à vaincre une des raisons fétiches données à un individu pour qu'il soulage ses excentricités.

Souvent je me dis que je ne suis pas cet homme voué aux temples, heures de paix ou de méditation, mais j'en accepte les éthiques, pour moins que l'homme. La succession nous prend tout notre temps, d'autant que nous ne regardons que l'épisode, et que dans les orages nous ne voulons pas voir la nécessaire fin d'un monde ou d'un méridien. Plus on avance dans la vie, plus les valises sont lourdes des vents qui les ouvrent et les étalent à la face d'une foule d'objets de moindre valeur.

Un clapotis, à peine audible, m'accompagne aux rapides de l'insensible où pas une réalité ne m'embrasse en entier. Un brin de folie s'enracine à la veille de mourir ; et l'on meurt aussi peu que l'on vit.

LE PRINCIPE DU JEU

Nous ne parviendrons pas à dominer la lumière, à introduire une pantomime équivalente, nous épongerons la nostalgie d'avoir compris trop tôt. Qu'importe la compagnie pourvu qu'on tienne à soi, qu'on charge l'âne de marchander, à l'heure des suppliques, des vertiges et des ravages, sans penser aux usagers.

Il se trouve que l'on ne joue jamais que pour autrui. Tellement de propres-à-rien s'assemblent à raison d'une kyrielle de bons paris et d'équivoques erronées. Ma familiarité y pose son envergure sous les abois du sens commun : les séances d'autorité en sonnent le glas. Et gare à la confusion qui alimente le mauvais genre de la surprise !

Je rêve d'une salamandre pour m'aider à moins me déguiser, pour me tolérer et ne plus dépendre du lendemain. Quelle que soit la devise qui me tient à l'écart des coupables dont j'atteste les croyances, quel que soit le rapport qui en découle, en dépit de l'astuce de la réponse, j'assumerai ma défense et rendrai la justice, en apparence. D'où la volonté de me rétracter à tout moment et d'avantager l'ennemi, d'où la générosité de transparaître.

Qui osera nier maintenant que nous vivons de la connaissance de part et d'autre de l'instruction, et que nous saluons ceux, plus discrets encore, qui y travaillent ? En vérité nous devrions brandir le blason des banalités, au regard de notre répugnance pour ce qui se couche à l'envers, sur le papier, comme derrière les fenêtres. A prendre ou à laisser.

Ainsi je me suis parlé en des termes divinatoires : n'oublie jamais qu'un rien t'apaise, quoique tu ignores l'étendue de tes pouvoirs. N'exerce pas ceux-ci, subis-les. Ensuite je passe des heures à chercher des ressemblances, des silhouettes parmi les protagonistes qui s'égareront à l'ombre de leur texte, comme parmi les paysages qui répandent en moi les essences de l'art.

Dans ces confrontations abstraites, je trouve un mode d'expression nouvelle qu'heureusement je ne retranscris point, même si j'en éprouve parfois la curiosité.

Seul s'exprime en moi l'imaginaire, pour jouer la comédie et perpétuer mon dénuement dans des coulisses de vanité. On arrive au monde avec ses hypothèses et son plâtre, quand le principe du jeu demande de se comporter en virtuose et sans vergogne.

L'INCENDIE L'AUTRE

Personne ne le voit entrer,
Ni ne reconnaît son portrait.
On imagine un courant d'air
Qui ouvre portes ou cratères,
Mais on ne pense pas au feu.

Certes il y a, à un moment,
Sa voix étouffée, indistincte.
On ne l'entend, ni ne l'aiguille,
Elle file telle une anguille
Au bout d'un horizon dément.

Tant il semble sûr de ses cendres,
Le feu couve, rampe, trop sage
Se fraie, sur des tapis dorés,
Un chemin pour tout dévorer
Sans rien laisser sur son passage.

Il disparaît et, comme un lierre,
Se rétracte dans des rognures,
Se glisse dans des encoignures,
Musarde, presque incognito,
Sur quelque chaise hospitalière.

Un esprit avisé au moins
Croit voir un fantôme s'éteindre,
Ou le voir, les bras croisés, feindre
Qu'il ne s'en ira pas plus loin,
Qu'il ne montera pas plus haut.

Libéré des proies inflammables,
Le feu bondit sur les obstacles,
Enlace chaque forme aimable
Pour mieux la rompre. Quel spectacle
D'un chant à gorge déployée !

Seule une mère délicate
Ou un marin dans la tempête
Jouent le jeu que le feu bat bien,
Rien qu'avec la même carte.
Bientôt il n'y aura plus rien.

Alors, il efface des traces,
Torturant couleurs, métaux lourds,
Plastiques, à coups de bruits sourds,
Broyant les plus volumineux,
Jusqu'à désosser leurs carcasses.

Il atteint ainsi l'âge d'homme,
Où l'on ne sent jamais sa force
Pour s'insinuer sous l'écorce,
Profiter des bêtes de somme,
Rien que pour son propre plaisir.

Torrent dépourvu de ses berges,
Espèce de bloc sans cervelle
Qu'adulte intransigeant révèle,
Le feu brûle toute l'auberge,
La calcine à l'épuisement.

Une opaque fumée se lève,
Elle annonce un immense drame,
Dont l'ampleur, jusqu'au crépuscule,
S'étendra en feu majuscule,
Où des voix crient que le ciel crame.

Le feu mène à la mort qui rôde.
D'aucuns ont perdu connaissance,
Ne recouvreront aucun sens.
Qui tue, la chaleur ou les flammes ?
Est-ce la peur, ou pire fraude ?

Au galop du soleil, le feu,
Toujours lui, redouble de force.
Il a pris l'allure insolente
De torches, qui bombent le torse,
Et touchent au but peu à peu.

A la fin c'est l'écroulement.
Quelques rescapés lamentables
Pensent lui devoir leur salut.
Ils s'en sortent si pâlement
Qu'ils n'en parleront jamais plus.

Et quand le feu retourne en terre
Par où d'ultimes braises passent,
Un astre jaillit de l'espace :
L'oiseau aux ailes qui retiennent
Mes lèvres en feu vers les tiennes.

LE CHAPEAU

Me fixerai-je quelque part pour ne plus tourner à travers les fortes épouvantes d'un chapeau ?

Il faudra bien que je me résigne à élire un asile, si possible à l'avant du bateau. Le mien lève son ventre, une panse que jamais je n'ai vue tant gémir.

Je ne peux plus choisir un point de chute et je me retiens aux poignées sculptées par les vagues. Sur les ponts je me harnache.

Partout dans les cales du vaisseau, je prends part à mon démantèlement, je dévie le cap et attends une aubaine. Le vaisseau s'amenuise à mesure qu'il roule vers ma crainte du chapeau.

Si le moindre talisman me perturbe, c'est que je rêve de m'assoupir sous des tropiques forcenés, c'est qu'il manque un créneau à mon donjon. Me souviendrai-je d'un voyage sans les repréailles du cœur, à l'aller ou au retour, quand du bout de nos provinces nous atteint l'immuable crosse des villageois arriérés ?

Un homme j'ai connu ; il me donnait un rôle dans une pièce pour funambules. Il me sommait d'avoir l'air drôle et pathétique, toujours un peu en dehors des choses du monde. Il me racontait que mon chapeau de magicien avait la tendresse de celui qui reste sur le quai lorsque partent les paquebots.

Mon chapeau, maintenant dépourvu de toute magie, m'envoie en ambassade chasser du phare les ardeurs et les flatteries.

RESSEMBLANCE

La lune est pleine.

On voit nos deux silhouettes se déplier sur le sol des nuits écoulées. Elles dessinent une vigne folle, et nous trempions nos mains dans des mares de granit. Au-dessus de nous, alcool qui soigne des sentiments, les neiges ont tendance à fondre et à ne répondre de rien. J'ai levé la tête pour te prendre entre mes grands prés immobiles, pour me bercer à l'usage tardif de l'opium chez les peuples insoumis. J'ai passé à cheval sous des chênes où l'on cueille le gui.

Pas une fois, m'entends-tu, je ne me suis dit que les circonstances nous empêchaient de mieux être visionnaires, nous qui étendions notre transparence aux visages de la lente distinction, visages de pâleur.

Hormis l'éphémère point d'envergure, sinon dans ce soir que je décris, à la frange d'un rituel dont les couleurs viennent au monde en nuages et à profusion, sans rapports, nous cadencions les voluptés.

Je me protège ainsi des frémissements obstinés contre lesquels rien ne fait, s'il advient que je les interroge. Demain, de mon plus profond sommeil je dormirai, n'ayant ni ressource ni clavecin. Progressivement, je dormirai à la façon des prédateurs.

Les robes de la nuit sont tombées ; mes bras les ramassent une à une pour leurs empreintes. Je suis issu d'un clan prisonnier des routes de contrebande. Je rédige la Voie lactée qui s'enfuit vers le silence.

Mais il est tard pour écrire les sanglots que me servent, sur des plats de cristal, des barmen un peu raides. Ils ont posé toute l'après-midi pour des revues illisibles, qu'ils cacheront sous leurs matelas et leurs comptoirs. Certains d'entre eux me rappellent que tous les harassements sont menacés et qu'aucun équilibre ne descend au-dessous des eaux, ne rivalise avec les tranchées.

Sur ce, nous arrivons devant un garage de chiffres ronds qui donnent envie de plaire, par la bizarrerie de leur position et le lourd panier des avantages qu'ils maquillent.

Tu décides alors que le jour se lève, qu'il nous faut nous quitter avant que la douceur de vivre ne désigne un coupable, ne nous sépare sans nous avoir confondus.

LETTRE D'UN PÈRE À SON FILS EN PRISON

Mon cher garçon,

Pour je ne sais quelles raisons, j'ai toujours pensé que nous ne parlions pas la même langue. Plus les hommes sont proches, plus ils éprouvent la difficulté de se comprendre. Aussi n'estimais-je pas urgent de t'entretenir de mes préoccupations, de me confier à toi et de t'appeler quand je me sentais trop seul.

Il est vrai que tu n'as jamais cherché à faciliter nos relations, à les résoudre une fois pour toutes. Mais j'avais acquis le sentiment, la certitude que nous n'étions pas des étrangers. Parfois, des silences rapprochent mieux que des discours, du moins de manière plus authentique.

Depuis que je te sais en prison, c'est-à-dire dans un lieu où pas un instant je ne t'ai imaginé, d'autant que je n'y suis jamais allé, depuis que tu as quitté notre logis où tu vivais de moins en moins, je me demande si j'ai mérité de toi. Dans quelle mesure ne suis-je pas responsable de ton acte ?

Depuis le commencement, tu le sais, je n'ai pas voulu savoir ce qui t'avait conduit en prison. Je n'ai pas assisté au procès. On m'a seulement dit que la personne que tu voulais tuer n'est pas morte. A part cela, tout ce qui concerne les causes de ton acte et plus encore les faits m'est étranger. Je m'en moque.

Pour moi, n'a de réalité que ce qui ne présente aucune discontinuité, aucune sortie de route. Et ton acte, bien sûr, je ne parviendrai jamais à croire que tu en es l'auteur et l'unique responsable.

Alors comme il y a deux êtres en toi, j'ai pensé que ma qualité de père avait cessé d'être.

Tu m'as demandé l'autre jour ce que je ferais si tu parvenais à t'évader. Je n'ai d'abord pas saisi le sens de ta question et, dans la hâte, j'ai dû te répondre à côté ou à l'envers, pour ne pas te heurter le seul moment de la semaine où l'on me permet de te voir.

Tu te souviens que je t'ai mis en garde, que je t'ai répété que les juges avaient, à ton égard, fait preuve de clémence et qu'ils ne recommenceraient pas. Mais je parlais en père, voulant ton bien, comme j'avais toujours voulu que tu deviennes un homme libre.

Me voilà aujourd'hui singulièrement contrarié ! N'importe, je préfère oublier le père que je fus, espèce bâtarde de géniteur et de traîneau, pour essayer d'être quelqu'un d'autre. Ainsi il ne faut plus que tu me regardes comme si rien ne s'était passé. Il ne faut plus que nous nous jugions par principe.

J'aimerais te dire, malgré mon ignorance de l'affaire, que j'aurais agi aussi follement que toi. Suis-je sincère ? Ne me demande jamais plus mon avis, car c'est le seul moyen d'instaurer une autorité.

Tu songes à t'échapper de prison. L'idée m'a l'air bonne puisque d'autres que toi l'ont pratiqué. D'une part, tu trouveras en moi un ami d'emblée inaliénable, un ami dont on hérite un peu par la force de l'habitude, d'autre part, je ne m'empêcherai pas de penser qu'être en prison n'a pas que des inconvénients. Ici tu méditeras sur les apparences perpétuelles d'un monde qui n'en finit pas d'agoniser, d'un monde où tu seras exclu sans pouvoir le dire.

Ici tu t'abriteras des choses pour lesquelles le même homme tromperait de concert ses murs et ses origines, afin qu'on le laissât en paix gravir la société.

En prison, j'y pense soudain, tu n'auras plus ton père que tu n'as jamais senti du même sang que le tien, de la même veine que celle qui me pousse à t'écrire à cette heure, un peu à la façon du modèle qui découvre le génie de l'artiste. Simple supposition.

Ne vois pas dans ces propos un père qui pardonne à son fils, un père qui a choisi d'accepter la réalité faute de mieux, faute de psychologie, mais bien plutôt un être nouveau, un manant de cette espèce de vide que tu as créé, malgré toi sans doute. Je radote...

A ma prochaine visite, promets-moi de saisir la chance que je te tendrai et qui consiste à ne plus chercher en nous des ressemblances. Nous ne sommes pas nés l'un pour être fils, l'autre pour être père. Nous sommes nés dans l'espoir de nous connaître, de nous aimer, de nous allier ou de nous combattre, dans l'espoir de ne jamais subir de souffrance et, surtout, de nous pas nous en délivrer. Il y en a bien assez ici-bas et je ne sais pas si cela vaut encore la peine de l'écrire.

D'ailleurs tu nous as tous devancés, tu as brûlé les étapes en allant en prison avant nous et sans nous. Un jour ou l'autre, nous t'y rejoindrons. Quand je dis

nous, j'ignore de qui je parle. Peut-être me l'apprendras-tu très bientôt, depuis les barreaux qui nous séparent.

Je te quitte et t'embrasse. J'attends impatiemment de tes nouvelles, puisque tu es le seul désormais à me parler et à répondre de nous.

LEURS COLLINES

A tort ou à raison, et à travers, m'apprenant à douter, je me résigne aux malaises que je décerne. Leur instinct néanmoins m'oblige à m'échapper, pour ne pas devenir la risée, celle prochaine de mon indifférence, pour ne pas vérifier ni surprendre que je ne sois qu'un imposteur, dans la longue chaîne qui part et aboutit à moi.

Ainsi se peut-il que mon doute subsiste, si par lui j'entends d'édifiantes déceptions à toute devanture, et me constitue marchand du verbe que l'on ressasse, si par lui je forme et encombre une lignée tournée vers un avenir où je n'ai qu'à disparaître en mon ultime décor : des amarres et quelques denrées, ou bien des diligences de vieux canyons quand elles franchissent les pénitenciers. Mon doute m'ouvre les veines. Il m'envahit à la manière de ces familles qui choisissent l'exode et laissent les murs, et laissent les ardoises en sentinelles. Je ne relève pas la tête vers leurs collines, je ne préviens pas les altesses qui m'habitent, scintillements secrets de l'ordre nocturne, sans faire claquer le sabre sur le goupillon.

Et plutôt que de me mettre en garde sous les jurons de la libre imprévoyance, je poursuis et dévale des rampes où le psychodrame l'emporte sur le fatras émotionnel.

LE CONTINENT DE REMBRANDT

Des arts vivent morts, ce soir, dans les massifs. A travers les remous, s'est étendu mon dernier numéro pour un voyage préoccupé d'oiseaux rares.

Il m'est égal de rassurer si je ne trouve que l'alibi de blasphémer sur le sort.

J'ai cru donner toutes ses chances, tout son sens à une solitude érigée en système, mais dont a triomphé l'ironie.

Parfois, au-delà des idiomes courants, j'ai consenti à traduire mon émotion.

Mes étranges malaises, à visage découvert, signalent ma présence et n'en mesurent point l'inconfort.

Trop de lumières s'attendent. Elles regardent où les îles éparses de l'océan reflètent un code moral qui n'en finit pas de mourir.

Déjà le continent de Rembrandt rencontre l'inquiétude suspendue à un fil. Et en prélude, des airs de couleurs anciennes se porteront, comme des fauves, sur une immense branche.

FAUST

Si l'on enchaîne vers ce réseau, où ciel et vent se neutralisent en libre croissance, alors on médite. Les pensées détruisent leur farandole, ne se consolant pas qu'une lueur émerge en Thulé, en quête d'une marguerite.

Des visages inconnus, des maquillages désinvoltés nous entraînent à divertir les purgatoires, pour que la haine se change en pénitence, la pénitence en perte.

La magie, nous voulons en abuser sur les talons d'un héros égaré, visages inconnus dans les yeux de Faust, ultime obstacle pour les voyages. A quoi bon s'indigner, les manèges résistent à la douleur et les bourgmestres accueillent les écritures ésotériques. C'est l'outrance qui demande de passer.

D'anciennes connaissances alertent les sentinelles qui nous veillent. Elles ont goûté aux pires épreuves, à commencer par la peur. Elles recouvrent les épaules de Faust, la nuit, quand les brumes de la cohérence se dissipent.

Le magicien sent des ecchymoses jusque dans les arcanes, au bout de la galerie, sue les traces de la gloire qui le mutilent pour avoir voulu se passer de lui, ne le pouvant pas. On pointe alors le canon de l'arme vers les victimes dont les idées ébranlent l'immobilité, à la manière de Méphisto. Mais chacun ne doit pas bloquer ni condamner la voie d'accès à la sacristie que l'on garde en soi. Les honoraires ou les pactes s'y fracassent, et les miracles clignent comme des phares.

Faust, que ne prends-tu garde aux épaisses enclumes, aux misères de l'outrage ? Demain tu reprendras un chemin englouti, avec l'agilité d'un écureuil.

Pour la fragilité, pour les brouilles et les feintes, pour Marguerite enfin, une allusion se trouble à la clameur qui se promène. Des brigades consternent les esprits lucides ou inquiets, quand les printemps te le rappellent, en un seul trône.

Certains profanes que le prestige retient dans son écrin, ainsi que les esthètes, hésitent à juger Faust, de beaucoup notre aîné, au point que son honneur s'évanouit. Ne sachant rien, ne supposant aucune rivalité sinon à portée de la coque, ils émettent pourtant des opinions à l'encontre du docte thaumaturge.

Sourdes chevauchées, le décorum en récurve les dimensions. Les fêtes soufflent un certificat aux tribuns assidus, sinon qu'on donne ou non l'opéra-bouffe des biens terrestres...

Il se révèle que déjà la bouche sensuelle oublie son rôle, pour ne pas en avoir l'air, et accuse les liqueurs. Qui donc échange les forçats de cette parade ? On dirait qu'ils boivent la lie de leur damnation.

AUTARCIE

Mes amis déplorent mes silences. En vérité, je ne parle qu'une seule langue. La langue où je parle à moi-même.

En présence de mes amis je m'abandonne à une rêverie maligne, chantage improbable entre mon plaisir et le leur.

Un jour, au moment des adieux, je leur dirai la vérité. C'est là que je me sens à mon aise, moins vulnérable et plus fidèle. Cette vérité s'appelle dormir, dormir n'importe où et pour n'importe quelle volupté.

L'ordre des choses, je m'en rends compte avec d'autant plus de netteté que je ne m'en sépare jamais, n'a point de valeur en dehors des figures, légendes ou rêves, vœux ou destins, qui s'y imprègnent. Une lancinante éternité les attire et pour laquelle les premiers et meilleurs d'entre nous rédigerait l'arbre généalogique, celui qu'elle n'a pas et cherche par avance à brandir.

En paroles, nous commerçons. Nous procédons à la lessive de nos lourdes réciproques, afin de ne plus revêtir la cagoule du bourreau.

Sur la poutre qui soutient notre équilibre cerné et peu à peu étouffé par notre besoin de communiquer, je foment des discours, avant qu'ils ne ricochent sur les hasards d'une rencontre. On placarde bien les suaires au lieu même où ils ont trempé dans les prières.

A mes amis qui dorment maintenant d'un sommeil qui les abreuve et raccorde en cet instant de répit, parce que le repos résume les autres activités de l'esprit, à peine distinctes des folles éclosions printanières et des rythmes auxquels la disgrâce, une fois n'est pas coutume, ajoute son piment et embellit ce qui ne pouvait l'être, à mes amis perdus et retrouvés, toujours disparus à l'heure du renoncement au luxe, aux divergences, aux matières que nous souhaitons seulement effleurer, par ce goût empirique pour les mystères éminents dont les codes savent qu'ils ne dévoileront rien, par ce retour du provisoire à la couverture d'un livre magique que nous lisions de concert sous une véranda, à mes amis que je n'entends pas à force de les regarder en faisant mine de ne pas les connaître, les aimer, je jette la pierre...

Il est contraire à l'homme soumis de dicter ses conditions. Que l'on me permette alors, je n'en demande pas davantage, de me sentir partout à la peine, d'atteindre partout à une épure que tracerait des génies irréels dans les galeries de l'imaginaire.

Quelle raison ai-je de me salir les mains ? Et pourtant, je ne parodie que lorsque j'oublie de fermer ma porte.

LA PASSION DES ANCÊTRES

On observe mieux en gardant son calme qu'en se laissant attendrir ou qu'en perdant patience. Toute passion prend ainsi sa source dans une fourmilière de repentirs couchés.

A ce propos, dès que la passion retient son souffle et qu'elle sent que sous la douleur se dissimulent un terme et une rupture imprévisibles, certains émissaires du château ancestral, remis à neuf pour la visite et les intrus, me sacrifient, arguant que je n'ai pas su tenir mes engagements.

En somme, ils me récompensent à la manière des proies qui n'hésitent pas à trouver facile la fuite en l'air.

Curieux ancêtres, je les regarde confusément et me présente à eux en habits neufs. Ils s'imaginent que je les honore, les uns et les autres derrière leurs évictions, derrière leurs grappins délabrés en des abordages dont aucune chronique ne parle.

Et moi, devant ce musée de cire, je ne veux me taire ni ne m'agenouiller.

Bientôt, quand ma passion se prendra les griffes dans les mailles d'un filet trop massif, quand l'amour que je porte aux feintes élaborées aura vécu toutes les morts, excepté la sienne, je rejoindrai mes aïeux en m'inclinant, puisque je les courtise déjà.

SUR LES ESPLANADES

J'ai longtemps médité sur les esplanades.

Ici j'avais le sentiment de dominer l'esprit des feux et des rades, et j'avais peur de devenir immense, de m'étirer à l'infini.

Ici je prétendais que ma fidélité durerait aussi longtemps que moi-même, selon les plans connus des vieilles pyramides souterraines : celui ou celle qui profane leurs secrets érige une pensée égale aux ailes des moulins qui ne s'envoleront pas.

Ici j'avais la prétention de passer des journées sans embarras et sans protecteur.

J'ai longtemps médité sur les esplanades.

Un vent dont j'étais l'une des puissantes rafales me limait la peau, me confiait à des courbes qui me tenaient à distance, ains que l'enseignent les rudiments de l'avarice à des spectateurs enthousiastes.

Je me dirigeais à vive allure vers le butin originel, vers l'étreinte que compose l'amant dans son amour avec, vous parlez d'un contraste, l'étui d'une arme que l'on rénove ou rengaine enfin.

L'étreinte, coucher de soleil. Profonde poche de kangourou pour moduler la coiffure des sirènes maternelles que mon regard prépare à la loi des chefs-d'œuvre, où les étreintes, par dérision, s'échouent sans cesse.

J'ai longtemps médité sur les esplanades.

Malgré moi, je sentais que si un pan de ma vie s'effondrait, il serait toujours temps d'en faire part à des cousins de campagne, ou à des dames en grande tenue qui me donneraient le bras en guise de délivrance, ou à des conducteurs un peu gauches en quête de passagers.

Malgré moi, j'avais affaire à des fous qui n'avaient guère cure de leur folie. Ils revenaient de loin, de si loin qu'ils n'en avaient cure. Ils ne se parlaient pas, ils pensaient, car ils n'avaient cure de rien, pas même de l'heure ni des murailles de Chine. Chacun avait perdu la tête à cause d'une raison bien précise, absolument enfouie dans l'insondable. Rien ne les occupait plus sinon, entre le jour et la nuit, entre leurs délires et leurs consciences, le point final de leur immobilité, dédaigneuse et valide.

J'ai longtemps médité sur les esplanades.

Mais tranquillement je m'approchais du vide, frappé, comme un boxeur titubant dans les cordes du ring, par une force splendide qui m'acculait et m'enjoignait de me laisser choir, de regarder dehors, puisque dehors il y avait une sardane, une tarentelle ou un pardon, par une force que je commençais à comprendre en levant les yeux au ciel où des fées posaient nues pour les nuages, et à côté d'elles je rêvais que sans doute mon squelette, plus tard, les visiterait, prenant goût à d'étroits accouplements sur les mottes de terre que les taupes jardinent à l'occasion des défilés républicains.

J'ai longtemps médité sur les esplanades que les bougies croquaient comme des petits beurres.

Et quand, contraint par les amertumes et les imprécations, sur les talons de la réminiscence, j'ai dû en être évacué, mon esplanade n'était plus qu'une crevasse et moi le spectre de ses parois abruptes.

LA COMÉDIE DE L'ENFANCE

Toute mon enfance me rattrape, me pend à une faute inscrite, de ne pas avoir raison de dépérir, de sans-gêne ou d'orgueil.

En outre, depuis que je m'affiche avec autant de désinvolture réelle, mon enfance me pare et me crépit de ces grimaces à la mine douce que j'ai engrangées.

A bout portant, je déclame l'écluse qui m'a arraisonné. La belle affaire !

Quelle sentence prononcerai-je si je m'estime encore sous le canon d'une lignée stérile, notre planète en général et notre planète à chacun ?

En théorie, hormis celle qu'on écarquille et affame, la mienne et nulle autre, je n'ai pas d'enfance à établir puisque je l'expose et l'écrase entre mes rêves.

Alors je consulte les oracles, j'en appelle aux visionnaires qui prédisent et dédicacent un avenir sombre. Quant aux superstitieux, de leur vivant jamais ne tiennent la liste des présages qu'ils voient partout, ils en rajouteraient.

Mon enfance, si nous changions de sujet, si nous savions ce qui s'y cache et risque, sous le portrait à peine précis de la pérennité.

Et l'angle de l'enfance se referme sur un vague pressentiment, fragile ainsi que les médaillons dans les salons bleus du célibat.

Nos grands auteurs ont répondu à leur manière, les uns fugitifs, les autres à peine plus civils, à cette épine qui empoisonne nos substances et nous condamne à la vieillesse. Il me prend de dire que je divorce d'avec mon plus jeune âge.

UNE AUTRE PORTE

De notre vie terrestre, dont la plupart d'entre les humains s'accordent à dire qu'ils n'en peuvent plus, qu'ils y tiennent pourtant et que leur tronc penche de bas en haut vers les tapis de feuilles, il résulte qu'on ne naît ni bon ni mauvais, ni faible ni puissant, puisque nous ignorons par quel chemin viennent les raisons de notre convenance.

Certains individus répugnent à cette convenance. Ils la jugent contraire à leur voyage au monde, à leur volonté d'apparaître et disparaître, volonté qui présume, je l'atteste, des réseaux trop étroits de rencontre.

Quand les paroles des réseaux se dressent sur mon seuil, je mets longtemps à distinguer le sens de mes rêves, de mes cinglants désarrois secoués par leur fanatisme.

Ce qui m'importe, je n'ai jamais cherché à l'imposer et encore moins à m'y tenir. Plutôt que de forcer une porte, plutôt que de sentir dans la mort un aboutissement, un des ces accidents bizarres qui finissent par arriver, je frappe à une autre porte.

Je désire mourir à l'image des ogres qui sortent de table avec plus d'appétit qu'un y pénétrant.

UN BALANCIER

A mesure que j'avance en âge, je tente de corriger mes défauts en des étirements passagers. Un balancier les martèle et son attention se porte où j'ai renoncé à me vouloir du bien et à me prendre en chemin.

Toujours, il s'acharne contre mes propos. Il me blesse et sa forme m'enveloppe soudain.

Son indifférence présente un caractère particulier ; mais sur autrui, je ne reporte pas son flegme.

Il ne m'inculque pas sa nonchalance. Je laisse de côté l'ambiguïté des rapports qu'il entretient, bon an mal an, avec ma société.

Point de regret entre nous ni de désabusement. Tout nous frôle, et je néglige l'aventure, n'ayant garde de m'en convaincre.

Un balancier me dépèce. Il me construit un avenir dont l'ampleur, à tort, renverse et déballe le rythme de mansuétude. La misanthropie lui succède.

LE JOLI RUISSEAU

Comment suis-je parvenu jusqu'ici ? A qui reprocherai-je mes difficiles aptitudes à franchir les vallées ? Les reliefs, qui poussent à ne guère se convertir et se transformer, y répondent encore.

D'ailleurs, je ne me sens tranquille qu'en m'exposant aux vicissitudes de ma vie intérieure.

Chacun réfrène donc ses impulsions selon des échéances variables, tantôt en appareillant, tantôt en s'enracinant. Et si je suis sédentaire, cela tient grosso modo aux horizons que je roule par-dessus bord.

En d'autres termes, c'est partir qui m'invite à définir mon territoire, à condition que sous aucun prétexte je n'en sorte, même accompagné, même cadavérique. Alors, sans craindre de déplaire, je me plonge dans les recoins qui n'ont qu'une porte, pour entrer et sortir.

De là, derrière une vitre nettoyée par les gorges du temps et d'un hiver prolongé, la tête me tourne à l'idée que je vais à l'écume.

« N'oublie rien, ne t'égare pas comme tes détracteurs, qu'ils existent ou non, car tu auras la présence d'esprit de concéder au courant inverse la rançon. » Ainsi me parle, dans l'embrasement, un serviteur fidèle. Son nom : il s'appelle le joli ruisseau.

Il est né dans les monts, mais il reste sauvage. Les affres de sa flore et les méandres de son lit paraissent surgir d'une contrée qui n'aura plus jamais de conquérants. Bientôt le ruisseau enfle, il brade sa transparence contre un léger sifflement. Pour l'oreille qui prête à ce nouveau bruit, survenu d'un âge sinueux, une attraction incessante, la peur de rencontrer un porche transmet le mot de passe.

J'ai porté ma main à la bouche pour étouffer un cri, comme on bâillonne les dogmes. Le torrent encercle maintenant notre escadron de rebelles. Aucun être étourdi ne rédigerait l'image de la mutinerie sur des eaux aussi étroites, à la lisière d'un village.

Si le ruisseau était un dogme, il commencerait par avaler le noyau. Le dogme vocifère avant de châtier sa victime. Celle-ci épie la clémence du bourreau.

En pleine nuit, nous entrons dans le village atteint de ce repos haletant dont jouissent seulement les riverains dans leur communauté. A l'instant, je dévale jusqu'à la citadelle de mon chagrin.

L'alerte n'insiste pas. Nous gravons nos couleurs dans les rouleaux, sans dire comment. A mon tour de disputer aux alluvions un projet de société, à l'encontre des filatures que j'ai dressées. Et si par chez moi vous passiez, que mon chambellan vous montre le joli ruisseau !

ÉCHEC AUX MÉMOIRES D'UN SOURD

L'aveugle ne voit pas car le sourd ne rit pas. Il ne va pas où je suis.

Depuis peu, j'ai pour la musique un étrange amour qui tient plus d'une main que des yeux. C'est la passion à son paroxysme, le prolongement, dans l'inconnu déjà, d'une complicité sans réciproque. Nous évoquerons la rondeur d'une note...

A l'époque, personne ne pouvait mieux me parler de l'ouïe qu'en me rappelant l'obstination prophétique de mes premiers pas, en chaussons, sur la bascule. On me pesa, je m'en souviens.

Aujourd'hui, la musique. La musique me provoque jusque dans mes mauvaises manières. J'en ai attrapé ici et là, presque par inadvertance. Une mauvaise manière : se tenir à distance d'homme et manquer de profiter d'un vide qui, à défaut de contenir autre chose, se contient lui-même.

L'air et l'eau d'une part, la pierre et le feu de l'autre, sont en partie responsables du peu de forme que je crée. Nous évoquerons la rondeur d'une note...

Je préviens ceux qui désirent me rencontrer que je suis, comme ils disent, dans tous mes états. Il n'empêche que la chute d'un corps sur une surface sourde m'étonne davantage que celle d'un christ sur la croix. Et il n'y a rien d'aussi simple que de faire peur à quiconque en se bouchant les oreilles, au risque de ne plus jamais entendre, de ne plus jamais guérir.

Depuis que je suis sourd, je confonds, sans cesse je confonds. Je tiens en conséquence des raisonnements qui évitent de déranger certaines personnes, raisonnements dont l'intérêt porte uniquement sur la façon d'entretenir de nouveaux rapports avec d'anciennes connaissances.

Ce projet paraîtra secondaire. Toutefois, s' imagine-t-on le mal que je me donne pour me faire comprendre petit à petit ? Je procède d'une seule manière, hélas toujours la même : je fais parler les autres sur ce que je ne comprendrais pas même si je n'étais pas sourd. Cela me force à apprendre à me taire au moment précis où les autres vont découvrir que je me joue de chaque interlocuteur possible. Personne n'échappe à mon système de communication. Ce ne serait pas douloureux si on agissait autrement en mon absence. Eh bien non, rien ne

change ! Les autres ne s'entendent pas. Il faut être sourd pour relever ces choses-là.

Ainsi l'effet d'un son m'inquiète autant qu'un son sans effet. L'emploi d'un futur dans une phrase me fait sursauter et presque retrouver toute ma conscience. Les futurs m'éloignent de ma propre réalité, à tel point que je désempare mon entourage.

Auparavant je ne répondais pas toujours, maintenant je ne manque pas une occasion pour qu'on entende ma voix. Elle est la seule d'ailleurs à laquelle je ne puis répondre puisqu'elle répond déjà, répond et seulement cela. Qu'on n'aille pas raconter que je ne demande jamais rien ! Non, je voulais dire que j'étais en mesure de susciter un intérêt, n'importe quand et n'importe où, pourvu que je sois apte à le laisser inclus dans la curiosité qu'il renferme.

Un conseil à mes semblables ou à ceux qui suivront, un jour ou l'autre, ma trace : ne fermez jamais une porte parce que, dans l'entrebâillement, on vous y écoute sans mauvaise intention. Devant l'inconnu qui franchira la porte et vous abordera pour la première fois, vous semblerez surpris, donc prêt à tout.

Je suis sourd, mais on ne l'entend pas. Je marche dans des rues ou des couloirs peu fréquentés, je m'arrête souvent pour m'abandonner à l'appel du large. Au début, je pratiquais malgré moi ce genre de fuite, aujourd'hui j'ai pris l'habitude de me servir d'un guide, une étoile, une personne, un fascicule, que sais-je encore ? Je choisis un itinéraire et je ne le quitte pas de peur de me perdre dans ce que je ne connais que trop bien. Alors je rentre par le même chemin et je peux saluer à ma guise l'infirmier avec ses cannes, à côté duquel je marche si vite. Je lui fais signe que cette perfide vitesse ne nous sépare pas autant qu'il ose le croire, et que nous sommes en réalité plus proches l'un de l'autre que n'importe quoi.

Il n'aurait pas tort après tout de me prendre pour ce que je suis. Rappelons qu'il y a ce qui est maladroit d'énoncer sous une forme claire.

Il n'est pas rare que je reste dans mon coin, distrait, inaccessible. Je suis assis, la tête désespérément retombée sur mes épaules, comme si je tenais entre mes mains le livre jamais écrit. Le plus étonnant cependant reste que je dois donner l'air de dormir. Je ne dors pas car n'importe quel bruit me réveillerait. A croire que je somnole ; et tant pis si je ne le fais pas croire.

Perpétuellement sur mes gardes, je ne crains que l'attaque qui viendrait de moi. Ce défi lancé à moi-même m'obsède dans mes rêves. Il évoque la rondaison d'une note... En rêve, je suis tout nu devant celui que j'étais avant et je le trouve

plutôt muet. Nous nous dévisageons. C'est à peine si nous osons nous reconnaître. Or je n'anticipe plus sur ce qu'il dit comme par le passé. Il parle, c'est comme s'il ne faisait rien. Aussitôt il me scrute et semble me demander jusqu'où mon silence m'entraîne. Quand je pense que j'étais ce singulier personnage ! Alors je lui coupe la parole. Il fait nuit, je bois le verre d'eau qui me rendormira jusqu'à nouvel ordre.

Tout n'a pas été aussi simple. Il m'a fallu apprendre à ne pas commencer mes phrases par un mot inutile comme, par exemple, les noms propres qui ne conduisent nulle part et risquent fort de troubler l'auditeur.

Mais voilà que j'allais omettre l'essentiel de ce à quoi je me suis heurté violemment en devenant sourd, tout en m'y heurtant de plus en plus au fur et à mesure que je progressais dans ma surdité. J'expose l'idée et j'espère qu'elle encouragera certains à rechercher dans cette direction : je ne suis pas comme tout le monde et tout le monde n'est pas comme moi. Je n'arrive pas à me persuader que d'autres gens, parlant de moi, ne parlent que du sourd que je fais. Je veux être de toutes les discussions parce qu'il m'est égal d'entendre ou non à nouveau. Seule ma surdité actuelle me permet de dire que je ne suis pas débarrassé d'un lourd fardeau. Il me soulage, voilà tout.

Quelle différence y a-t-il entre un objet qui tombe et se casse et un objet qui tombe et ne se casse pas ? Aucune pour un sourd, évidemment. Aussi suis-je en mesure, d'un moment à l'autre, de rencontrer sans inquiétude l'inattendu, de le recevoir avec confiance. Il coule dans mon sang, la trahison paraît impossible. Rien n'est plus nécessaire au sourd que sa propre surdité, source d'un désir constant, toujours croissant. Mais je me vois encore ici obligé de rappeler le passé. Naguère, pour ne pas parler il me suffisait de me taire, tandis que maintenant je parle pour me taire. Et s'il est vrai que je revis difficilement ce passé, je ne peux pas m'en séparer totalement. Il m'assiste un peu partout, aussi bien dans mes randonnées en solitaire que dans mes fréquentations permanentes. Ne me traque-t-il pas ? Oh mon passé difficile à conserver, en vain je trouverais en toi les prémisses de ma situation récente ! En vain j'évoquerais la rondaison d'une note...

Puisque les choses ne s'arrangent pas et que ma guérison ne dépend pas d'un miracle notoire, j'essaie d'aller au bout de ma préparation à l'incohérence suivante : je n'accepte pas un sort définitif. En effet, sans ignorer que les causes de ma surdité ont cessé d'exister, je ne le leur reproche pas, je n'ai plus rien d'aussi sincère, malgré le temps, à nous opposer. Où chercher désormais de

nouvelles forces ? Qui combattre ? Et je me sens plus incompris que jamais, incompris ou, si l'on préfère, indésirable...

Pour illustrer mon propos je raconterai une anecdote. Quand je n'étais pas sourd, j'aimais avoir raison ; j'estime maintenant que donner raison à quelqu'un dresse celui-ci contre son propre champ d'action. Et mes amis de me prendre au mot et de ne jamais me donner raison.

Il ne m'a jamais été possible d'être tout à fait sourd, comme il me plairait une fois au moins, afin de percer le mystère d'une éventuelle vie indépendante des autres vies.

Si je remonte loin dans le temps, je garde un souvenir précis de mes démêlés avec les fautes à ne pas commettre. Toujours cette appréhension de laisser quelque chose à quelqu'un, ou vice versa. Horreur !

Entre donner raison et ne pas donner raison, il en va de ma vie tellement le fossé varie peu en fonction des ponts ou, mieux encore, des barreaux qu'on y plante. Si être sourd c'est être ce que je suis, je peux tout être.

Rien ne vient troubler l'écriture de ce petit traité. Un chat a beau miauler, il n'en reste pas moins un chat. Sans voix à capter, je sais parler, siffler, rire, gémir, crâner et crier. Je sais évoquer la rondaison d'une note...

A volonté je dispose de moyens qui font autant de bruit que j'en entends. Moi j'ai le droit de toucher n'importe quoi et l'endroit que je touche exprime très bien mes intentions. Demain je serai loin.

Le sourd quand il écrit fait son travail.

LES ANNALES DU SILENCE

- Quelle est la porte de sortie du silence ? Le vent quand il ne laisse aucune trace.
- Peu m’importe de nuire ! Je préfère aimer ce qu’il y a que ce qui reste.
- La couleur occupe l’œil un certain moment, assez pour qu’elle le transforme sans jamais le quitter. L’essentiel est d’amoinrir l’horizon en le collant aux yeux du silence.
- Il m’arrive de donner ce que je n’ai pas reçu.
- L’alphabet des analphabètes est absolu. L’égalité n’existe qu’en très grand nombre, elle ne commence ni ne finit. Pour tout répandre, il vaut mieux ne rien retenir.
- La force a cent lectures puisqu’en silence elle lit ce qu’elle attend de nous.

UN JOYEUX DRILLE

Un joyeux drille, dont je redoute de tracer un juste portrait, ne réalisait pas ses ambitions et jusqu'en lui-même ne se privait pas, sauf quand sa nature l'incitait au silence, à poursuivre son eldorado jusqu'au bout.

Sans doute avait-il compris que chaque vie construit une intrigue au centre de laquelle gesticule, muselé, le dénouement de la fable.

Ses ambitions, ainsi que le reportait le registre de ses effilochages, me rappelaient ces grands orages qui obscurcissent le ciel et menacent l'univers. Il fait nuit en plein jour.

Cette parole s'applique aux êtres qui se proposaient de lui confectionner son moi et son arithmétique morale. Et il se lamentait qu'il ne parviendrait pas à pratiquer lui-même l'opération.

Absence de geste supprime tout sauvetage. Je suis dominateur, se répète le sujet captif de son ramollissement.

Dans une certaine mesure, le joyeux drille avait raison. En effet, à force d'avoir accepté son sort, d'être passé à côté ou, plus vraisemblablement, dessous la gloire, un rictus d'affliction aux lèvres, un rictus qui gagna bientôt tout son corps, il convoitait encore le domaine du prochain. Il dominait, en voici un exemple, des épouvantails.

Quand il découvrait une forêt, il pensait aussitôt, malgré les arbres ou les épaisses futaies, malgré le champ visuel des cloches ou des cimes, à une chaloupe dont il tiendrait, sauf présence ennemie, la hache secrète.

Ne généralisons pas, mais toute jouissance provient d'une destruction. Pour notre joyeux drille, cela avait commencé par une menace de son père. Une trace, soigneusement, avait fait le reste, éloignant les fétiches, méprisant le jeu comme moyen d'arbitraire. Bien qu'il n'eût jamais protesté, et surtout pas devant son malheureux père, il s'était gardé le droit ou le devoir de se cramponner et, devenu majeur, de classer l'affaire.

Déjà à cette époque, il lui semblait qu'il n'y eût pour lui que les voies annexes et les autres traverses. Il s'obstinait dans son attitude.

Aussitôt qu'il se faisait aimer, et les occasions se multipliaient à mesure qu'il vieillissait, aussitôt qu'il inspirait une de ces passions éteintes dont nous habituent les lenteurs de la phrase, il pensait qu'enfin l'heure avait sonné de paralyser une vraie insignifiance. Il broutait l'herbe de la rupture.

Je comprends maintenant pourquoi je craignais de définir un joyeux drille qui traînait, comme un boulet, ses ambitieuses faillites. Je n'aurai pas l'affront de m'insinuer dans ce carnaval de contorsions.

Avec ce qui me reste de prudence, j'allais écrire de jugeote, avec ce que l'on fait pour moi, avec la nuit des temps, je plante mon mât. Quelque trappe s'ouvre pour l'universalité d'un joyeux drille épinglé.

FOLLE EST LA LAME

Aux traditions qui prennent toute la place revient l'éternelle question : se peut-il que je sois seul ?

Le cirque et les westerns ont les suffrages des enfants. Malheur à l'adulte qui donne des explications !

Chercher son bonheur, rêver par soi-même, laissent croire qu'un orage a tout effacé, que les délais sont écoulés pour notre quartier libre.

Aller au spectacle était une occasion de se promener entre familles du même bord, d'établir des projets de courte durée, avant que la marée des clowns ne vienne nous balayer.

Ma destinée, par rapport à la séparation qui en résulte, parce qu'elle m'invite de nouveau, sans que je réagisse, à me conduire aux cirques et westerns, en ma qualité de spectateur d'une enfance dépassée, anonyme et précaire, m'accorde un répit.

Monter d'un cran. Eternelle rengaine que je ne franchis pas.

A mon corps défendant, il l'a fallu pourtant, sans me soumettre ni divorcer, et chaque étape était une nouvelle fracture, un arrachement.

Hélas, j'ai sans doute préservé l'essentiel de ma condition enfantine, contre laquelle on ne peut rien. Par ailleurs, j'ai gâché ce qui m'aurait plus tard beaucoup servi, à savoir des dons de formule.

Si mes idées diffusent une clarté approximative, quoique tangible, elles se gavent d'imprudence. J'en avale la gastronomie pour qu'elles me raisonnent et, à la saison, se renouvellent.

L'homme qui se mesure à son étoile fait son rire comme un brin de toilette, son plaisir comme l'aumône.

A ma façon je tourne le problème, j'en pratique l'estuaire, je tente l'inexpérience dont on sait la fin, entre autres fouilles.

Folle est la lame quand elle vous emporte, mais éperdue quand elle vous implore.

FABLE

Un roseau dit un jour à un chêne :

« – Les roseaux me font plus peur que les chênes. De ces derniers, je n'ai rien à craindre. Ils ne me quitteront pas !

Les écarts résumant la marche du monde qui s'éclaircirait si chênes et roseaux ne pensaient le contraire, malgré leurs appréhensions de l'avenir et leur vie cellulaire.

Alors pourquoi m'occuper des chênes avec autant d'acharnement ? Sans doute parce qu'ils font de même.

Maintenant, je laisserai le vent me jeter la pierre. Seulement je souhaite que la pierre se transforme en chêne, et le chêne en pamphlet.

Pour que j'aie l'illusion que j'existe et que je ne fais rien en l'air, je te demande de me critiquer. Du chêne j'accepte tout, y compris ce qui me blesse, ou plutôt je ne refuse rien, pourvu que l'on éprouve quelque plaisir ici ou là, à mon égard ou non.

On a parlé du vent et du plaisir comme si je les redoutais, comme si j'avais une dette à leur rendre. Et si d'autres ne partagent pas mes idées, c'est qu'ils y trouvent leur plaisir, leur incroyable plaisir. Que parfois on appelle cela haine ne me regarde pas.

Autour de moi règne un ordre difficile à admettre. Quand on ne plie pas ici, on rompt à côté. On a beau me dire qu'il en est ainsi depuis toujours, qu'il vaut mieux être robuste que malingre, regarder le ciel que la terre, cela je ne le comprends pas. Certaine ruse prétend que si l'on détruit l'envie d'être roseau on détruit la notion de chêne...

Et si je n'aime pas beaucoup les chênes, les chênes qui ne m'aiment pas, c'est la faute des roseaux, la faute que nous avons de vivre les uns pour ou contre les autres.

– Qui es-tu noble chêne ?

Si j'en étais sûr, je répondrais que tu représentes ce pourquoi il m'arrive d'avoir mal. Dans le doute, je te définis comme une ombre qui me cache le soleil.

Beaucoup de philosophes et de poètes, chênes ou roseaux, ont cru tenir un monde meilleur sous leurs branches, ont prétendu qu'il existait un paradis forestier.

Je ne suis pas prophète, encore moins despote, et parfois je me demande si le bonheur ne consiste pas justement à vivre auprès de toi, pour te prouver que si le loup mange l'agneau qui broute l'herbe, il y a une loi profonde qui divise l'univers.

Celui qui n'accepte pas cet équilibre n'ouvre pas les yeux, et celui qui n'ouvre pas les yeux n'est pas mon frère.

A armes égales, nous lutterons donc jusqu'à ce que chacun parvienne à détenir et délivrer une des si nombreuses vérités qui font que le monde reste salubre. Si par hasard ou par malheur l'un désarmait l'autre, que personne ne s'avise à conclure que le meilleur a gagné et que justice est rendue. Si la chose arrivait, et elle arrive trop souvent, nous ne serions plus vos ennemis mais vos victimes. »
Le roseau laissa passer la tempête qui déracina le chêne.

Des bûcherons, venus recueillir le bois du défunt chêne, entendirent un roseau prendre à parti la forêt :

« – Moi aussi j'ai rêvé d'une vie recluse où je n'aurais plus roseaux à protéger ni chênes à combattre ou surprendre.

N'y pensons plus, bien que ce rêve m'ait permis de ne plus me prévaloir d'être au centre du monde.

Désormais, chênes ou roseaux, puisqu'on ne vous a pas les uns sans les autres, je vous regarde comme ce que j'ai de plus précieux, mais aussi de plus fragile.

Je sais que les roseaux d'aujourd'hui seront peut-être les chênes de demain. Du moins, j'aime naïvement y croire. Je sais aussi, au bout du compte, que les chênes sont des roseaux aussi vrais qu'un miroir. En eux je me reconnais, me fortifie et suis une route qui nous mènera bien quelque part.

Ensemble et par-delà les tempêtes s'il le faut. »

L'ARDEUR

Bientôt une île profonde cingle vers d'autres rivages que leur flottaison. Une eau trouble en tisse les vêpres malignes.

Tout sur terre sépare les providences, mais dans l'ardeur, là où fronce la comédie, le sol se dérobe dans le sens des figures.

Il en demeure l'analogie face à elle-même, tirant des épreuves sur le déclin, en voie de parodie pour l'abandon.

Nous assistons au prolongement des effets qui se réservent, et le socle racle l'étendue, la course à l'ingratitude, où la panique l'emporte sur le trac.

Que fournir à la mémoire quand la raison lui prêche le faux ? Je froisse les ruines de ma mémoire.

Rien ne me détournera des flaques. Je contrôle mes bouquets de verdure, pour la paille et le fouet.

Rien ne varie en dehors des complicités ardentes.

J'AVANCE

Nous modérons la réalité.

La tolérance nous y invite, avant de nous délivrer pour nous pétrifier. Ainsi l'enseigne le dur métier des apôtres, tant qu'ils rédigent les neiges, sur fond de lune.

Voici un renversement derrière une arme dévastatrice, pour nous la catapulte, pour eux les moissonneuses.

Voici ce que j'aurais pu faire si j'avais accepté de simuler l'onirisme, de signaler ma présence, toujours en route vers une des dissolutions.

J'avance.

Humble miroir de la paroisse des estampilles, j'avance dans le jeu de courte paille où se sont rendus bien avant moi les innocences massacrées, les réquisitoires infaillibles et les dépaysements qui grognent.

Les appels de la vie m'atteignent sans que je meure, m'atteignent si tard que je n'en pense rien.

Tout pourtant me confond dans la féerie des espèces, leurs croisements, leurs croissances, en des projections qui m'assaillent, qui fraudent de maternelles effluves, sous l'oreille complice des divinités.

Quand on nous parle, sous le manteau, de l'extinction des espèces rapaces, nous considérons notre perte en des mots diurnes au creuset de l'écume.

J'avance.

Il me faut laisser dire et croire que je cabote. Sans doute viendrai-je à bout de mon infirmité que domine, à perpétuité, ma fêlure.

L'humanité prend corps au moment où je ne l'attends pas. Elle passe à l'ombre, elle cultive ses bifurcations. Du songe qui la digère, je parviens à comprendre que je suis l'objet d'une transition active comme l'envers des choses.

Je me substitue.

Un autre que moi-même laisse la cravache faire mouche et amplifier la clameur qui coule et me noyauté.

L'ignominie tient à un fil dont l'histoire tisse la lisière, jusqu'à ce qu'il cède et nous entraîne dans l'espace ou dans la terre. Avec l'âge, j'entends par là une

double nature, un étonnement, on redoute moins de recourir aux vices, à même leur chambre noire, dans les draps de la rue.

Entrez en matière, nous dit le besoin de soulever les yeux des laboratoires. Ensuite vous respirerez isolément.

J'avance.

Autour de moi et en des profondeurs périmées, les estomacs se reniflent. Ils draguent des fondations ébranlées.

Non, n'en appelez pas au ventre, ce pâle reflet des cultures défrichées ou des terres brûlées. Montrez-lui ce que vous devinez au-delà des commandes d'un mécène : l'envie.

On doit rester statique, en lieu et place de supplicé, mais dans ma tête je lis un autre poème, obsédante plaque de propreté sur la corde raide des soumissions, la source vive, le vague à l'âme qui me console.

CÉRÉMONIES

Quitte à jouer un rôle il t'importe, dit-on, d'en choisir un essentiel, de fleuve ou de galet, de maître ou de valet.

Si rien n'y fait, car l'on change d'aspect, ou s'il faut trop en faire et s'écorcher vif, de crainte de plaire, ou de ne pas plaire, dans ce cas seulement tu préfères les derniers rôles, les fonds de sacs, doublures anonymes qui trinquent à leur santé.

Dans la vie, toute sagesse dérive en une manière de ne point gâcher ni contraindre la chandelle qui brûle et nous consume de part en part.

Sur le fronton de chaque école, une ombre a écrit que seuls les morts savent leur rôle. Ils ont vécu, cela nous suffit dans la mesure où nous nous y préparons, quand déjà le rôle du destin nous échappe un peu moins.

D'abord le corps se décompose, en attendant la relève, qui ne peut être fatale ni instantanée, ensuite il se ratatine dans les pensées et les remords d'autrui, en des ascendances feutrées, furtives, de là quelque recours en une genèse et des marécages, enfin il s'accomplit et reste le corps, sans origine ni importance aucune.

Ainsi certaines cathédrales brouillent le vertige.

Vivre son rôle supprime tout le caractère primitif qui précède le fossile de chaque individu et succède au trou de mémoire, le jugement dernier. Quel vide immense préserve alors de la sève l'écorce, sinon l'ultimatum embrasé, ma nonchalance ?

Quand je serai parvenu à enrayer ce qui m'obsède, les lois incluses aux délits, pour moi-même et pour quiconque me convoite et me ramasse, un prieur recommencera son chemin en agitant un mouchoir.

Je deviendrai ma propre formalité dont les adieux m'effeuillent et je passerai à l'acte.

LE LICHEN ET L'IVROGNE

Partout nous montons sur le front de la réflexion ; partout nous en vantons les mérites.

Ainsi la réflexion recueillerait des fruits au bout d'un temps qui aurait eu pour cycles d'aucunes proies et pour projectiles d'aucuns glas.

Donnerai-je mon nom à un système d'idée ? Toujours nous nous tenons à cette figure rationnelle.

Pour m'en convaincre, je subis les coïncidences. Je divise le monde en deux parties, d'un côté le lichen et de l'autre l'ivrogne.

Le lichen dont l'évocation, sans doute abusive, me montre des paysages porteurs d'espoir, une province ombragée, des phénomènes que les atrocités ne peuvent plus ravager, le lichen avec ses allures d'enfants débraillés racontant les histoires qu'ils imaginent, des histoires où des mendiants creusent des tunnels pour traverser les feux, le lichen, d'une part, qui porte les haillons de la terre.

D'autre part l'ivrogne, que sans nuance péjorative je compare volontiers à un poisson perdu dans l'océan, l'ivrogne maniant l'invective comme je brandis un candélabre, pour voir devant moi sans être vu.

Mais l'ivrogne arrache le lichen. Ce geste le condamne s'il épargne le reste de la colonie, des deux la plus prolifique. Et qui s'en étonnera ?

Le lichen procure du plaisir ou de la douleur tandis que l'ivrogne, quelle que soit sa nature, l'homme ou son produit, ou le prochain de l'homme, ou n'importe quoi excepté lui-même, se confie et attend que la parole lui manque et lui échappe.

Ni lichen ni ivrogne ne suscitent la réflexion. Comprendrons-nous un jour ce qui se trame et s'interpose au moment où nous pensons ?

Certains d'entre nous pensent par réflexion, d'autres pensent naturellement. Les premiers savent, les seconds sentent.

Dans le fond, toute réflexion, qu'elle passe ou non par une recherche esthétique, prépare sa croissance. Chaque réflexion évolue. C'est une espèce, à définir, qui ne tient pas en elle-même et sans cesse éclot. Indépendante, elle ne demande qu'à nous prendre de vitesse, comme si elle nous imbibait.

LE PERROQUET

Par la mort j'arrive à mes fins, par le corps je contourne l'esprit.

Demain je poursuivrai mes fautes, je les noircirai et je les appliquerai à la coque de mon naufrage.

Toujours comprendre. J'admets qu'au-delà d'un seuil, en toutes choses, ma tête s'enflamme d'avoir perdu le nord.

Que n'ai-je pas couru sur les traces de la parole falsifiée ? Pour que je concède que j'ai tort, que j'ai cessé de garder ma langue, sans qu'il paraisse, je me renfrogne sous mon ahurissement. Les rôles proviennent alors d'une contingence de paradoxes, dont on limite les nattes et les tresses.

Il est rare en principe que les unes manquent aux autres.

Pourtant je me suis assimilé, longeant des cordages de pacotille. J'ai contenu des assauts neufs et anciens, codifiant les espaces dont je raffole, d'où je proviens et pour lesquels je me cramponne sans affinité.

Par la mort, je m'engage solennellement.

Je m'engage à mourir, à me tourner le dos, tandis que se flétrissent les liqueurs humaines. A croire que l'on ressent toujours ce phénomène d'usure qui desserre les liens, les rompt et les abîme en profondeur.

Certains d'entre nous obtiennent, bien avant qu'ils ne le disent, de décliner l'oraison. La mort les épargne, allongés dans leurs gloses morbides.

Ce n'est pas de refléter, de répéter ce privilège de grandir la mort qui me conforte, ce n'est pas non plus la profusion des cratères, mais bien plutôt une attirance soudaine pour les décharnements. En l'occurrence, il ne s'agit pas d'une de ces décompositions morales ou physiques dont quelques médiocres romans noirs ont définitivement tracé les contours.

Ce n'est que plus tard, très modifiée, sans d'aspect extérieur que de mémoire d'homme, que subsiste une pénitence. Jadis ce vocable provoquait en moi une résonance alarmée, dussé-je monter à l'échafaud.

Par la mort, il faut prévoir que les amants s'atteignent encore mieux ; mais ils clament leurs étreintes. Par le corps ils auront des largesses malgré l'ardeur des

réveils impromptus. J'entends quelque réticence. N'y charme pas qui veut ou qui s'habille à la première personne.

Dans le ravin où je me blâme, flanqué de part et d'autre d'un perroquet moral : ma renaissance aux allures d'inquisition, je frappe à l'huis que décorent les formules magistrales, comme tenir tête à l'entre-jour des ténèbres. Le perroquet dissimule ses hantises derrière le rideau de l'envie, puis devant un miroir se désarticulera.

RAYONS DE SOMMEIL

Ce n'est pas le bleu qui tonne en moi que pour un vaste périple j'emporterai dans ma clameur.

A mon départ, je verserai quelques regards à travers le tamis de mes jeunes années.

Et en avant le wagon vers d'autres galanteries ; et en arrière mes indécisions, longs portiques que les fantômes récurrent !

Comme la plupart des hommes d'art ou de lettres, qui ne me dérangent pas dans leurs rayons de sommeil, quand plane un apaisant drapeau de tous les fonds anciens, j'ai soudain accentué l'emphase des signes. Il était de mon ressort d'en répudier les segments, pour accepter que la phrase trompe le sens des mots.

Sans le démontrer, mon aventure m'appelle vers une meilleure institution, vers un chargeur prépondérant.

Mais au début j'ignorais où j'allais et pour quels sacrifices je feignais de rythmer mon tangage.

L'ivresse, voilà un monde dont je maudis l'intransigeance. Mes vagues n'y déferlent jamais.

Dans quelques moments, ainsi raisonnent les sens qui se répandent, se présentera l'occasion d'en découdre. Puis les moments passent, et avec eux ce qui restait d'inconstance ou de breuvage, sinon l'ivresse ne soulagerait que les vivants. Ils se retrouvent au contraire dans la déduction qui découle des alcools. Personne, en la matière, ne connaît ses limites ni n'entend les déduire du lourd bilan d'une vie ou d'un stade antérieur.

Epargnons les passions.

UNE FORMULE POUR CHACUN

A chaque être convient une formule dont la nécessité échappe au commun des refuges. Voici une manière d'asile à l'inavouable déclin, voici notre extravagance à tous.

Mes ancêtres partageaient leurs saisons entre les cloches des forêts, où quelques arbres devenaient bateaux, et les cloches de leur acharnement à concevoir la matière.

Pourtant, certains se tournaient vers l'art, vers la rédemption des fardeaux qu'ils empaillaient, pour accroître les séquelles du bien et non pas, comme le prétendent des encyclopédies illusoires, pour témoigner d'une époque ou d'un rapport de forces.

Aussi longtemps que mon visage se reflètera devant moi, je mettrai mon art de vivre dans le nœud de la corde qui me pendra. Je m'en console, puisque mon art de vivre se termine dans les granges, qui sont le symbole des fiertés.

Vers l'attente où se prolongent les démences manifestes, je repose mon bazar, à moins qu'il ne m'abandonne : souliers, joies éphémères, mornes plaines, études du soir...

De penser en moi-même qui j'étais, ou plutôt qui je voulais être et devenir, de rassembler des souvenirs qui ont creusé des sillons menaçant mes intuitions prochaines, de songer à l'étendue du masque, à la horde de la croisade, de me savoir épris d'une fontaine séduite par le hasard et la lune, j'en arrive à couvrir du regard le courant même de mon fleuve, d'une rive à l'autre, au-delà des remous qui agitent mon consentement.

Ceci explique comment vivre les alliances que l'on ne recherche jamais.

LES MAUVAISES LANGUES

Tout espoir n'est pas perdu. Tout courage qui sommeille renonce par avance aux tourments que lui devait la similitude. Tout est pareil !

D'élever ainsi la voix, peut-être le malheur renâtra-t-il ? Que parler d'autre que les mauvaises langues, pour leur mépris ornemental ?

La vérité, partiellement messagère des rameaux qui traînent leurs nervosités sur les sols rances et les abondances éventrées, m'enchaîne à son régal.

Tout couronne la fin d'un règne. Il faut servir pour s'affranchir, me souffle ma conception, au vent de sa légèreté.

La différence, quand elle braconne, reçoit l'arrestation. Soumise, assommée, enfin elle racle dans sa gorge le rosier initial.

CROIRE CRU

Qui ose trouver une continuité, en lui-même et au bout, déçante. Sa sentence et ses émules gèlent sous une pierre du val incliné qu'il a de la peine à fuir, même à tâtons.

L'éducation décoche des flèches. Elle n'atteint pas son but, encore moins sa ligne et pour qu'elle glane, ou noce, elle continue en lettres rondes.

Dans des sentiers battus, voici le paysage par ses couvertures, par son énervement. Un paysage si dévêtu qu'on s'y active, miroir au possible racoleur. Seul je vois qu'il m'avertit.

Souvent l'humilité bloque les sens. Elle les lustre tout en les enfonçant. Mais le décor planté, l'humilité consent à entendre son acrobatie.

Ma nature hautaine se plaît dans cette contrée où l'on redresse les torts avec du mystère, de l'insouciance et des nougats que, sans stratégie, distribuent les boutiques du rêve.

Mon équilibre reposera dans ma continuité. Nous nous dissimulons l'essentiel de nos projets et prudences. La médecine des protocoles nous isole des rouages du désolément habituel.

Malgré l'offre du ciel, malgré l'intrigue d'avoir été lancé parmi les humains sans intention, je déclare : la connivence n'arrête rien, ni les déluges ni les miracles, excepté ce qu'elle épargne. Ce péril de la fragilité que je ressens aux reins, sans doute l'ai-je inventé pour mes furies et pour réparer une trop vieille panne.

Balivernes, les actes qui portent atteinte à la peuplade, parce que nous ignorons les traces des migrants, même si des barbares ont drolatisé l'alarme et gribouillé d'autres axes.

Pourtant, sur le trajet, des automates se dressent dans leur délinquance et invitent à les plaindre, le temps de disparaître. Lorsque des madrigaux se retranchent jusqu'à la contrainte dont l'âge fait l'emplette, il continuera d'y avoir drames et douleurs lugubres face à une station debout, fertile, fidèle au jeu que s'intendent les mannequins.

En général je m'oppose aux mobiles, n'y croyant guère, n'en doutant pas. Je me représente sans difficulté une constellation de frégates, de coups du sort qu'on

délivre à des prédicateurs ivres, tout couturés de durs abus. Plus en arrière, je distingue mon passé qui savoure ou qui batifole à sa guise. Tel un déclic, mon passé n'aliène rien et semble ne pas être.

On entrevoit la parenthèse, du moins on l'exacerbe. Que de fois ai-je prononcé le bloc de phrase : je ne crois qu'en la vérité ! Je ne supporte plus de me mentir, de recevoir une tentation, de supplier la vraisemblance, de m'imposer à force de m'aimer et de brûler des étapes, entre le sens des traditions et l'instinct de vie.

Croire, étant cru. Je me mettais à l'abri des angoisses qui disloquent et châtient les méninges, chevrons d'âmes sœurs.

Aux origines de la comédie souffle le vent de la faim. On jouait pour manger, on répondait à des besoins vitaux, mais on les simulait. On jouait ce qu'on mangeait entre soi, à tour de rôle, salutairement, bravant des impulsions de tout genre et d'un autre temps.

On naît dans un cratère pour échapper à son emprise, loin du but à franchir, pour décamper de la source. J'en implore les chimères, j'en implore la modestie. Quelque horizon sans méthode me tient lieu de désarroi, de timbre. J'évite que s'évadent des rôles dans l'étroitesse des masques. Celui qui évite tout ne se rencontre pas, il s'accable d'une fidélité sommaire qui le mortifie.

Moi-même j'aurais tendance à m'éviter, me profitant mal en me portant disparu, eu égard aux raisons des dieux que l'on immole pour qu'une justice règne quand ses organes la représentent.

Une unité s'arrange entre les êtres pressés vers des courants semblables.

Les semences ne restent pas aux glaciers ni à la lente progression des dangers.

Un navire attend le corail où les souhaits s'empaleront. Le verdict n'a qu'une logique, hormis la mienne, et elle m'incommode, pour des secrets que je révélerais.

LA SOUFFRANCE

Sans qu'elle se présente, sans qu'elle cause une peine, la souffrance entre par le grand porche, aux dires des sentinelles.

Peu de raisons expliquent son empressement. Et l'objet de sa visite concourt aux malveillances.

Les années ont passé qui n'avaient en rien établi la possible rencontre.

Tout sur terre observe une double distance. Tantôt d'impatience l'on souffre, tantôt de passions inavouées ou véreuses.

Moralement, je n'ai pas plus souffert, je suppose, qu'un autre. Cette pensée me regarde, j'hésite à l'écrire, en dehors d'une réflexion rédigée dans la hâte de brûler des étapes, de sauter par-dessus moi.

Alors, au nom d'un orgueil dont je ne me pénalise pas, je sens que rien ne me désespère. J'en suis la preuve même.

Jamais à l'affût d'esclandres et de failles, j'entends me préparer aux pires éventualités, quand un charme lance son amertume aux trouses des cloisons du désir.

La souffrance demain suintera. Prise au piège d'un refus impitoyable, elle s'éloignera.

LA FAUSSE NOTE

Plus brève qu'une éclosion, plus légère qu'une cabriole, plus simple qu'une parenthèse, la fausse note s'est introduite dans mes jours à la cadence que l'on détecte du bout des lèvres.

Cherchez-moi, mais ailleurs que sur les routes, trouvez-moi, mais dans la profondeur des étangs, me dit à mi-voix la fausse note qui m'emballe, quoiqu'elle ne s'adresse à moi qu'à travers les usages de notre complicité.

Sous l'angle de la goujaterie, qui consiste à épier un homme dans l'exercice de son tiraillement, la fracture ne reflète jamais l'image d'un passé unique. Elle désigne au contraire ce qui survient à l'improviste, prétextant que l'on ne découvre la fausse note que bien après, entre les mailles des énigmes et des désœuvrements.

C'est une faveur, comme une carence que l'on éprouve pour telle personne qui partagerait notre vie. Il manque les lendemains, vieux estuaires de notre fatalité. Nous pensons que créer la fausse note, pour la raison même de notre correspondance, éteint toute chance de salut dans les cendres.

Voici des remontoirs contre lesquels nous nous fracassons, et ils récidivent.

Cendres sourdes, vous ne percevez pas nos fausses notes issues de notre spirale insonore. Quel dommage que soit si triste la tombe qui nous héberge !

LES ARTS POÉTIQUES

Il en est des arts poétiques comme des vieilles académies ou des manteaux tout rapiécés ; personne ne détraque leur système, à moins d'en arranger les crêtes. Je donne ma parole que j'ai vu des cordées se sentir des ailes à l'approche du sommet et revenir parmi nous les mains pleines de cratères et le sang bercé par l'agrément des cimes.

Si l'on fait attention l'on discerne, à la traîne, une forme qui a tout l'air de rompre l'aventure par son isolement. Sans doute cette ombre fut-elle jadis un grand guide dont on pleure maintenant la disparition.

Oh les arts poétiques troquent souvent leurs cornes contre de vilaines escalades, et des idoles qui se croyaient vénérables partent toujours avant de se recueillir !

Mais cette forme que je ne parviens pas à définir et dont j'ignore l'apogée, cette forme qui s'est assise et mange de la neige, cette forme qui pourtant ressemble à une pluie, au sel ou à des nymphéas, je ne connais qu'elle, malgré la vitrine où elle s'encastre et décroît, malgré l'affectation que ses discordes m'attirent.

Les arts poétiques, qui peuvent bien être les arts de l'esquive, se refusent à déclencher le sac de la prose. Ils s'offusquent d'être en arrière, quand leurs espaces les refoulent dans la gloire.

Je raisonne de la sorte et tant mieux si je chancelle à l'approche du sommet.

D'ailleurs, je ne vous vois plus mes compagnons d'ascension. Une épaisse lassitude me secoue le corps. Il me quitte alors.

Pour le reste, je m'en réfère aux idées fausses des satyres.

UN RÉVERBÈRE

Ici, demeurent mes enclaves. Là, murmure mon registre. En moins d'un mot, tout mon être se fredonne.

Avis aux compositeurs de la plus longue thèse, je m'obstine à construire ma miniature. En moins d'un geste ou d'une promenade, sans médiane, rien de moi à la pratique ne résiste.

Je bredouille quelque langue pour me rafraîchir la mémoire. Serait-ce que je joue de malchance ? Et les promesses attisent mon sens de gravité. Je parle médicalement.

Le ridicule s'oppose dans ma tête à une armurerie. Maintenant, ligotée dans mon port vertical, ma détention se résorbe.

La blessure m'aiguise. J'ai été un réverbère aux écailles en équerre.

L'OISEAU DE LA SCIENCE

C'était un homme du meilleur âge, pour ne pas dire d'une forme ancienne. Il n'avait jamais trouvé de science à sa taille, mais il s'entêtait. Les étoiles lui avaient prédit qu'il deviendrait un oiseau, avec des ailes massives, avec un bec de franc-tireur, et d'autres attributs obliques pour s'envoler. Il n'était pas persuadé que le moyen d'atteindre la science était un moyen, ou tout au moins ce que le monde entend par ce terme vague et ordinaire. Alors il avait abandonné l'idée de l'oiseau, sachant par habitude que les idées n'aiment pas qu'on les entraîne et les oblige. Sans l'idée de l'oiseau, l'idée de la science lui paraissait plus banale que jamais. Il sentait pourtant que la science ne lui échapperait pas, qu'elle était en lui ou lui en elle. Entre eux, il n'y avait aucun sentiment de rancœur, car aucun ne cherchait à dominer l'autre. Sans l'oiseau, il qualifiait donc la science de ressort de l'esprit, de guérison tranquille. Il s'entêtait à éteindre des feux, à monter sur la terre sa grande échelle, à professer que la fin n'arrive jamais puisque rien n'est écrit à l'avance. Et ainsi pendant que les vents effaçaient tout son souffle, jusqu'au jour où il reconnut dans le ciel l'oiseau qui l'emmènerait. C'était un oiseau fidèle et conforme à sa science ou, si l'on préfère, un oiseau migrateur, tête en l'air, aux plumes de la couleur du sommeil. L'oiseau qui s'était posé sur sa main avait lu dans ses yeux une indicible lueur, comme un de ces plaisirs intrépides qui ne se manifestent que lorsque l'on rencontre l'autre. L'homme arraché se redressa, mais il était déjà temps d'être mort et de transparaître.

HISTOIRE DE CENDRILLON

L'histoire de Cendrillon s'évade des corridas et, pour la circonstance, la parabole tient lieu de carnet de bord ou de cahier de brouillon.

Non pas que je désire, à l'avenant, me rendormir en Cendrillon dont le savoir-faire particulier et l'ingénuité m'ont touché dès mon plus jeune âge. Depuis que j'en suis sorti, tout discrètement il est vrai, en moussaillon, la belle enfant domine, par son sens du dénouement, ma démission de la réalité.

Elle n'a de génie que tout à la fin, que dans le mythe, si loin que son histoire me ravit quand je la renverse. Ainsi la princesse redevient une pauvre créature toute couverte de cendres, par je ne sais quelle infortune, ou plutôt par l'infortune de sa destinée.

Ou bien Cendrillon joue et règle le mécanisme des pièces, ou bien elle est le jouet d'un orchestre qui l'ennoblit pour l'assujettir.

Dans l'immédiat, l'histoire trouble ce qu'elle émerveille et, peut-être, chaque lecteur reproche-t-il à Cendrillon de toujours se taire, même en enfilant le petit chausson de la délivrance.

Reste donc où tu es, lui demandais-je, ne m'abandonne pas parce que ta fée t'a visitée, et laisse les princes qui ne nous comprennent pas.

J'étais l'imagier de Cendrillon, son fidèle confident du coin du monde, celui qui la plaignait, ayant trouvé plus malheureux encore. D'ores et déjà j'étais à portée des rêves qu'elle projetait d'accomplir ; et voilà qu'elle trahissait, se prostituait, comme si j'avais cessé d'exister avec elle.

Selon les uns, Cendrillon nous menait à notre perte, jouant son rôle de star trop célébrée, selon les autres, les ténébreux, elle trichait, elle confondait le luminaire qui se profile dans l'âtre en des volutes spacieuses, mais selon moi, elle s'adonnait au sacrilège de l'attraction, à la nécessité et aux argenteries, alors que ma nature lui savait gré d'une résistance générale.

Quand on mérite un affront on dit qu'on ne l'a pas volé, d'où ma licence de me tromper de corps. Je crains de ne pas devoir m'en expliquer.

Une fois qu'un espoir est institué, ou promu au grade de son aboutissement, il dégénère avant de chercher d'autres satellites, eux-mêmes rivaux de lointaines dynasties.

Cendrillon exclue me plaisait, d'autant que les dragons qui l'entouraient savaient la maltraiter. Elle ne leur en voulait pas, ayant trop souffert ou trop prémédité le tour qu'elle leur jouerait.

En notre enfance, nous étions tous son unique partenaire, sur qui elle laissait courir un risque : partir pour l'un de nous ou suivre la vague qui l'ensevelirait.

L'histoire de Cendrillon s'est envolée.

TULIPES

L'ouvrage était d'un autre temps.

Les jours, en lui remuant les sens, l'avaient préservé de toute substitution.

Plus on l'approchait, plus la matière paraissait encore en activité.

Le charme provenait de ce que les contours devançaient le regard.

N'en déplaise aux astrologues, l'avenir donnait là son message !

Et l'entrée était libre.

Aussi, dedans l'ouvrage, des pantins vivaient-ils sans crainte de retour, pour de nouvelles tulipes.

CURIOSITÉS

Curieuse humanité qui ne veut pas qu'une pomme rêve d'une poire. Curieux prophètes qui menacent au lieu de bâtir. La pomme brandit l'anathème, que la poire avale civilement. Curieux esthètes qui prêchent la candeur et récoltent l'éventrement des valeurs souveraines. Bien loin est le temps qui range les affaires d'un voisinage éclatant, où la présence d'un clocher dans le ciel insinue que les patries s'illustrent.

Rien n'est triste, dans le couchant, comme la balançoire sur laquelle s'est posé un étourneau dont l'aspect rappelle les jours heureux, par le gondollement de la planche et l'usure des cordes. Curieuse balançoire que la brise doucement agite maintenant, au-delà d'un refrain identique à l'extase.

La tristesse s'attrape dans les couloirs du ravin, entre gens pressés et au moment où se rencontrent les regards des pierres.

Curieuse humanité envers laquelle nous n'arrivons pas à nous comparer ni à remettre de l'ordre. Ainsi, à l'index des épicurismes, honte des séductions légendaires, nous improvisons la rescousse des épîtres.

Maudire de ne jamais reprendre son souffle, nous hurle le coryphée, dans un élan de présomption. Il implore les spectres de l'orchestre où se dénonce le drame.

On récite les éternelles litanies. Ouvrages promis à nous survivre. Et dans notre corps se répand la mare aux rêves.

Curieux acrobates en butte avec l'ensemble des mortels. Parce que des enfants leur rendent hommage, modestement ils relèvent leur col, mais se brisent les os sur le grain de l'enclume, sans jamais prévenir les enfants.

Curieux coiffeurs, plaisants coiffeurs de l'humanité, il faut les côtoyer pour leur reconnaître ce sens naturel de la coupe qui manque tant à nos anomalies, quand une mèche prend soudain une forme que la chevelure tenait à l'écart, ou quand ils tiennent notre tête comme un trophée que des miroirs sans cesse se renvoient.

Et pendant nos vacances d'esprit, nous oublions la leçon des coiffeurs qui coupent pour recueillir la sève. Ils devancent les voiles soyeux d'un visage ou ceux qui bouclent l'imprécise chevelure.

Curieux soleils, furieuses caresses sur fond clair, à peine tracés dans l'eau-forte qui nous regarde et dont parfois je suis l'auteur. Jusqu'où nous brûlerons-nous les tempes, alors que passe le cortège des lutins ?

Tout le temps nous maintenons nos audaces à hauteur inouïe, mais dès qu'il s'agit de ne plus aimer qui nous aime et nous trompe, nous renversons l'insolent précepte, parce qu'il n'est point possible de quitter une civière, curieuse humanité.

SIGNES DE VIE

Je ne donnais plus signe de vie, j'avais dans l'idée que l'on m'y incitait, ainsi que les herbes sous le charme des vents.

La pluie, tendre remous de ma grande démesure, me traînait par les rues sombres où se répète le drame final, dans le gosier des imprécateurs.

Tout autre que moi se serait jeté les yeux bandés dans cette digue sans fanal qui m'appelle pourtant vers elle. Et j'y accédais sous le comique réseau d'un fantôme optimiste.

Quelqu'un me reconnut dans la longue galerie qui mène à la ténacité. J'en perdis un moment mon sang-froid. Quelqu'un me retrouva inerte au fond de mon lit. Qu'importe, je braconnais les couvre-feux, avant que les corolles ne retentissent au nectar de mon insoumission.

Quel grabuge ! Que d'infirmités et de plaintes à encore décevoir, parce que je ne me sens pas la force de m'épanouir. Pour cette raison, je tombe en panne sous la véranda des tribunaux, que l'on veut de grande instance ou de long cours.

A mon tour, j'ai lutté contre ce besoin de croire qui crève en tout homme, au moment même où une main le désigne. Prostré au fond de mon épaisseur, mendiant auquel ferait défaut la patience, depuis que ma brimade suit son chemin, je crache des jérémiades dont l'écho m'habille.

En moins d'un râle, j'ai fait le tour de mon mécontentement, de ma respiration : ô vieilles hiérarchies et vous recruteurs du cri dont le clavier ne cesse de m'envoûter, à la cadence des nostalgies.

Larron d'une foire révolue, je ne donnais plus signe de vie. Entre deux eaux, j'essayais de radoucir ma cavalcade. Des grenouilles, dans mon rêve, faisaient le poirier. D'autres lisaient à voix haute le livre de la rage. Il était loin, mon rêve, loin d'oublier qu'il chevauchait vers des régions plus clémentes, avec des miroitements et ce rien de gageure qu'accentue la fatalité.

L'exil, bien au-delà des légendes et des cancons, s'écrit en une seule ligne : on n'avance plus. Pour me prouver que l'on ne se connaît pas, je bougeais encore.

Mais j'avais tort en me frayant un passage dans cet amas de porcelaine, dans ce récipient où s'acheminent les paroles perdues et les rencontres brisées.

Devant moi, comme si je n'avais pas assez souffert de la liberté intérieure avec laquelle on articule son courage quotidien, s'agitait le bafouillage.

Je n'avançais plus. Déjà les brouillards harcelaient notre plaisir aux lucarnes d'une récente dérision, sans espoir de retour. Par-delà l'expérience, le monde vomissait l'hostie purificatrice sous la houppelande radieuse d'un métronome.

On assistait à une fin, fin de cages ou de trêves, d'ailleurs on n'assiste jamais qu'à la fin, quoique nous n'ayons guère d'emprise sur la nôtre.

La plainte s'octroyait mon entente. Dans une certaine mesure elle me contraignait à l'accepter davantage, d'autant que j'avais vérifié toutes les issues, depuis l'écriture jusqu'à l'imprimerie.

Demanderai-je aux aliénistes de me comprendre là où subsiste la menace vénérée des verrous ? De tous les sens que j'ai donnés il ne restera rien.

Sitôt me préviendrez, connétables volontaires ! Les équinoxes me dévorent, mais je bascule dans maintes et maintes rallonges, afin de me réduire à moi-même.

Sitôt m'attaquerez, régiments de croque-morts. Vous ne pillerez pas la frégate lumineuse qui oscille sur le parvis constellé de mon enchantement.

Sitôt me bloquerez, infernales demeures au sein desquelles s'établissent les bourrasques.

Toutes les apparences, même les plus closes, gisent en débris sur les treilles de nos seuils.

Quelquefois la mienne varie.

Quelquefois au contraire se fige.

Alors largement j'évoque les manières de m'en débarrasser, de la mener au baigne mobile des marins.

Qui donc digère le ventre de mon apparence ? Pourvu que je leur dise que je me désaltère et que l'eau qui dort n'exhausse pas les avidités.

Était-ce mon apparence qui ne donnait plus signe de vie ou était-ce moi à travers l'empire de la volupté ?

D'instinct, peut-être par manque d'honnêteté, sinon de moyen, s'opère la conversion, comme l'avait prévue une annonce visionnaire un jour que j'allais mal.

Dans ma goinfrerie, le cabaret était devenu l'égal d'un coron, moins les cours intérieures et les cheminées de briques.

J'appelle conversion ce qui ne me laisse pas m'endormir, me calfeutrer dans mes reliques, os et cartilages, jusqu'à mort d'homme.

Bientôt, n'ayant plus de pâture, les instruments se télescopent. Ce sera grand dommage pour tout le monde, vu que les arènes se remplissaient et que la charge finale n'aurait pas lieu. Et ce sera grand fracas et tumulte, à dépasser la mesure, à enjamber le noyau du séisme.

A l'apogée du scandale, les instruments, organes de mon paganisme, de cet alambic qui précipite les récoltes des âmes en peine, s'étaient cassés en mon for intérieur.

Tout est signe de vie.

Une espèce de figurine aux longues nattes me l'indiquait vigoureusement.

Plaquée en son marasme, depuis longtemps mon agonie faisait cavalier seul.

L'apparition soufflait en rafales.

Dans ma déraison, je poussais l'émiettement jusqu'aux banquettes. Ce sont d'anciennes courtines. Ce pourquoi on bâtit des parapets dont les cloisons, même si elles ne communiquent pas entre elles, ne dissimulent pas moins de mille labyrinthes.

Et autant de secrets à établir, autant de primitives alliances, d'unions rares, de sursauts face à l'agonie.

La figurine crayonnait mon visage, elle maquillait l'univers.

Signes de vie, signes de reconnaissance quand le jour tombe sur les sédiments, voix éteintes, râles nocturnes, quand la nuit décline l'inquiétude des hôtes.

Leur ressemblant étrangement, par le style et les coutumes, je connaissais enfin l'enfer de ma nature, l'aiguillage que l'on pose sur chaque être dès qu'il commence à voler.

Ainsi bagué, du plus haut de mon mât de misaine, esseulé, muni d'un attirail d'apparence trouble, sous le vulgaire acabit du juste miroir, désapprouvant toute initiative psychologique autre que l'étourdissement, pour n'en pas saisir l'oisiveté, je trouvais la coupe assez pleine pour me satisfaire d'un divorce étendu aux destinées de mes propres chaînes.

Il me restait à tailler la tige qui me reliait aux cercles ou clubs citadins. Il en demeure encore en ces parages. Ils sont de la famille des épilogues et leur insensibilité servait de refuge aux commissaires de la tragédie.

Si l'épuisement existe, rien ne fut aussi triste et lugubre que cette course aux écailles, mon signe de vie.

Le corps régulier va pesamment et rebrousse chemin dans le chanvre que nous nous inventons et organisons en l'absence du rouet.
En l'absence du rouet, l'engouement pour l'au-delà des voyages expire. On entasse dans les galères sa fourberie.
Une main s'arrête brusquement devant le rideau.
Autant la réflexion l'emporte, autant le gouffre gronde.
Mais partout on réprimande la fanfare. Fanfare des formules et des néants à la lueur d'un brelan de valets.
Signes de vie que l'on ne maîtrise plus, relais qui gagnent leur pain en abreuvant l'élève promu au grade de bilboquet, puisqu'un curieux fil le relie à la terre.
Et il se passe un temps éternel pendant lequel l'individu tire le rideau. Il y a beaucoup d'obscurité maintenant, se dit-il. Dedans sa tête l'éboulement s'annonce pondéré, de l'importance que le galant confère à la causette. Il vient d'acquiescer l'emploi, pour lui-même, du présent.
J'appréciais le défi, cette étroite sensation où la pensée hérite d'une sentinelle, pour ne plus donner signe de vie.
J'appréciais, du coin de l'œil, un prospecteur piochant les méandres.
De l'or jaillira de la bourrasque.
Les manitous accusent une légère détresse.
J'entreprends une belle affaire à l'emplacement que des êtres en éther, dont la bouche s'anime ainsi qu'une hirondelle, ont cru bon inaugurer.
Je me faisais signe de vie, englouti dans les arcanes du courant, autre pensionnaire d'un turban autour des enclaves, signe de vie quand l'adresse porte le nom de vandale.

LE MESSAGE

Si le principal attrait d'une vie réside au seuil d'un départ à tout prendre respectueux, ce qui compte pourtant et étonne l'abstraction, dans son rapport amoureux, c'est encore le message qui nous retient de partir.

Qui régente en moi pour que je reporte sans cesse ma disparition, et le saurais-je moi-même avant que je m'en aille ?

Je m'en déssole, ainsi les jours passés à me salir les yeux dans des préparatifs qui franchissaient à peine le portail de mon inertie.

Longtemps encore, à cause de cette confusion qui se réveille lors d'une capture, je redoublerai de vigilance pour emmener avec moi ce qui me retient ici-bas.

Et je nomme une fidélité ou une jeune prairie afin de me relier à la gorge qui m'attend sans y croire, et de me désarticuler peu à peu sur les étroites cloques brochant un ourlet à mon rire.

SENTINELLES ET GRANDS HOMMES

Au fil des ans
Par un travail que la torpeur livre contre elle-même
Les sentinelles
Les sentinelles du cimetière permanent
Dessus dessous
Veillent et flirtent avec nous

Et les grands hommes
Ils flânent
Pour dévoiler l'idée nouvelle
Les accords qu'ils n'auront pu trouver
Aux vitrines de chaque lendemain

Imprégné aux amours
Le pari tenté
Sur une ou plusieurs figures de marque
A échoué à tel point
Que les sentinelles ont été impliquées à leur tour
Coupables d'avoir manqué d'habitude

Alors je me suis empressé dans l'entourage des grands hommes
Sans n'approcher jamais que leurs audaces
Fripées par le malheur
Même au jour
Où j'ai humé l'air de mon sauvetage

C'était ignorer
Que la machine n'embrasse plus
J'en parle en m'éloignant
Ma vigueur
Décoiffe mon tournis

De cette expérience
Il ne reste qu'une approche
Comme on en fourre dans la bouillie
Un point de rencontre qui se fixe dans son origine
Au lieu d'atteindre le cratère
Et de porter en bandoulière son explosion

Les idées
Sont des trajectoires
A pic
Dont le principe
Souvent
Dépasse
La valeur

Des instruments
Les idées deviennent
Quand toute l'illusion
De honte ou d'impatience
A disloqué ses artifices

Il reste des signes
Ils annoncent cataclysmes et déluges
Il reste des signes
Ou seulement quelque glissement de terre
Glissement de forme

Nous avons démontré
Qu'il ne se passera rien
Que le public
Venu nombreux
Sera rentré bredouille
Pour avoir encombré les grands hommes

Eux-mêmes se détestent
Puis une guerre les attire vers une paix verbale
Un rivage désert vers le large
Sitôt qu'ils prennent peur ils renient l'imprévu
Alertant pour leur secours le geste des lavandières

Levées de boucliers
Ordres de mobilisation
Sirènes sirènes
Nous crions que le tocsin nous pousse à la mer
Mais il nous y invite encore

Pourtant sur le branle-bas des croque-mitaines
A leur côté un livre dont la nuit garde la page
Je demande pourquoi aux sentinelles
Et en quels départs
Et en quelles clameurs

C'était ignorer que la machine n'embrasse plus
J'en parle en m'éloignant
Ma vigueur
Décoiffe mon tournis

On a marché dans le cimetière
Parmi les regrets et parmi les tombes
Dans le désœuvrement des morts
On a roulé des mécaniques
Et ding dong
Din ding dong

On oublie de se gaver
Des restes des défroques
Quand vient
Quoique orpheline
Notre heure
La dernière

J'en parle en m'éloignant
A cause des couvertures que l'on rabat sur les épaules
Puisque les grands hommes embobinent
Tout ce qui relève de l'estime
Et qu'il est rare
Que les chefs se métissent
Que les morts se confondent

S'ils le font
Jamais ne le disent
Ne le savent
Toujours ils se laissent
Par les lianes envahir

L'approche n'en finit pas
Tantôt contraire tantôt conforme
Aux émotions que provoquent
Une double avarie
Un virus impromptu
Jusqu'à la guérison
Du patient effondré

En sa pourriture
Craque sa cellule de vie
Au rond-point
De mon apitoiement
Au rond-point
Des sentinelles à visage découvert

J'ai senti comment j'allais à la rencontre des hommes miraculés
J'ai senti
A l'oppression du repentir
Comment je n'en reviendrais pas

Maintenant me voici à l'affût des brèches
Silhouettes
Qui rejettent l'appui du prêtre
Du sacristain et du précieux druide
Ainsi qu'une fontaine
En profondeur
Conçoit son enfantement

Dans les saisons il y a des répit
Aux proverbes d'y surseoir
Répits placides
Vous feignez un ralentissement organique
Ou infernal
Des symboles

Moi aussi je m'en fabrique
Incapable de réaliser
D'évoluer
Et en toute futilité je remise
Pour faire œuvre
De sentinelle

Foin d'avarice
Le présent m'étonnerait toujours
Par le récit et l'usage inédit d'une langue
Par l'accent de l'intérieur
A savoir que les paradis
Se confient plus qu'ils ne donnent
Et ne donnent rien que des images étales

C'est la simple recherche d'une notion
D'un état d'âme
Où le moi invisible
Faute d'une trop vaine prospérité
Serait de séjour interdit

C'était ignorer
Que la machine n'embrasse plus
J'en parle en m'éloignant
Ma vigueur
Décoiffe mon tournis

A défaut les grands hommes laissent
Des idées à rapiécer
A coudre et repasser
Quand ils partent
Pour emmurer les couloirs
Où gisent les sentinelles

Ils nomment crise
Piège rarement
Le courroux de la foudre qu'ils capturent aussitôt
Dociles rongeurs
Que charme la grâce de leur performance

Grands hommes
N'étiez-vous nés que pour rater le coche
Et cailler la lie des miroirs
Vous que je voyais différents d'autrui
N'étiez-vous nés que pour le dire
Vous qui engagiez des sentinelles

Vous caressiez l'idée
D'une manivelle
Dont les commandes
Une fois encore
Vous reviendraient

C'était ignorer que je m'éberluais à suivre les rapides
Certes j'avais fière allure
A dominer le courant

Un rien d'angoisse
Pour relancer l'aviron
Un peu de camphre dans mon sablier

Il est bon
Quelque part
De parler de soi distraitemment
En regardant ailleurs

Si j'en abuse
Je le reproche à ceux qui passent
De la teneur de l'absence
A maints grands hommes
Dont les duchés suivent les pétales
Qui ornent leurs étendards

Quitterais-je ce ravin d'étoiles
Sans en emporter le sérum
Ni en retarder la force
Avant que mon corps
En sentinelle
Se recroqueville
Entre les hautes gerbes

De le souhaiter déjà
Je salive l'éternelle jouissance
Que l'envie procure tant et plus
L'envie folle de ce qu'elle freine
Et de la craindre je dresse la poisse
Ce rictus d'avoir été compris

Un pont m'a relégué
Dans le cœur d'un pèlerin
Et pour fuir sa bonne parole
Je trempe la langue
A l'abreuvoir des écroulements.

L'HISTOIRE D'ANALOGUE

Là-bas, sans doute, il y a un garde-barrière, bossu jusqu'à l'hiver, engourdi par dérision, qui coupe sa viande entre ses doigts et cure ses dents sur sa fourchette. Il mord et, en guise de veste, il arbore une sorte de médaillon, trouvé peut-être dans un amas de pompes funèbres.

Torse nu, le pantalon noué par une ficelle rouge, il mord sans cesse le médaillon et tire dessus comme on étrangle les poules.

Quand je le rencontrai la première fois, mon omnibus était en gare. J'avais été attiré par une silhouette éclatée, tandis que le brutal arrêt du train me sortait à peine d'un songe analogue.

Sans le connaître davantage, je le surnomma aussitôt Analogue, pour consommer les dissemblances.

La seconde fois, j'étais venu pour lui parler et le comprendre, mais avec la certitude que je perdrais mon temps.

Tout d'abord, Analogue ne recevait jamais de visite sauf, imaginai-je, dans la nuit qui précède chaque mort. Il vivait seul, seul depuis qu'il consentait à vivre selon son cœur.

Cela avait commencé par les morts successives de tous ses proches. Morts accidentelles ou naturelles, disparitions ou suicides, la cause pour lui était entendue qu'il portait malheur et infortune partout où il se répandait.

Analogue nourrissait à l'égard des vivants un sentiment d'angoisse et de réelle stupidité qui lui interdisait tout lien, même de pure formalité. Son travail lui imposait pourtant des relations qu'il écourtait toujours, d'autant qu'il n'usait jamais d'aucune formule de politesse.

On s'était habitué aux manières rustres, voire grossières d'Analogue, le garde-barrière du silence. Il ne parlait pas une langue commune. Il s'exprimait à grands coups de poing dans l'air, semblant vouloir se détacher de chaque empreinte et se libérer de lui-même.

Il y avait en lui un Robinson incrédule. Il n'attendait aucun secours, ni de lui ni de personne. Au contraire, depuis qu'il avait fui les vivants, il sentait bien qu'on le laissait tranquille.

Personne ne descendait à la station d'Analogue. Tout au plus le ravitaillait-on en vivres et en vin.

Je me présentai à Analogue comme un lointain cousin à la recherche de ses origines. Donnez-moi l'hospitalité, lui demandai-je timidement.

Il contempla son médaillon à la mode d'outre-tombe. J'en conclus qu'il me prévenait du danger de l'entendre.

Il finit par me répondre qu'il ne pouvait rien pour moi, puisqu'il avait jeté son ancre à la tête des vivants.

Quand enfin je pénétrai dans son antre, je lui appartenais déjà.

Je ne me souviens que de dédales, sinon qu'Analogue collectionne l'envie et qu'il garde, quelque part en Analogie, une barrière immobile.

CORSAIRES

Plus qu'un drame, mieux qu'une enceinte frontale, les démiurges, corsaires en courtoisie, émanent de l'insistance, propre aux être sauvages, à souffrir avant que de descendre.

Ils dévalent, ils sombrent par de longues avalanches de verre, illuminées telle que la manière de peindre l'ouvrage, et ils meurtrissent les acteurs du cycle.

Ils sont de la quête, chevaliers tentaculaires aux cuirasses couvertes du saint sang, attendu que les chatelaines, en mères neuves, donnent le sein aux enfants orphelins.

Dites-nous qui rêve de revenir de ces contrées lourdes de partages de butins et de fleurs de lys ?

Mais ne fermez pas le rosaire où, en loyaux serviteurs d'un roi ultime, dernier maillon d'une chaîne originelle, la main sacrée et réalise leur persistance dans le saccage des grimoires, surtout dans la prouesse d'en finir avec eux-mêmes.

Les corsaires alors exposent les faits, comme si les héros n'avaient point assemblé leurs dispersions sous le portail ogival des vagues et du vent.

LES REPENTIRS

Cinglants repentirs : chalutiers qui peignent la mer de leurs vertes épaves et retournent parmi nous en elles mutilés.

Vrais repentirs : mariages austères entre des filles flottantes et les îles qui les protègent et leur supposent une infinie tendresse.

En quels sentiers battus par une idole grotesque dont quelques charlatans recherchent la raison, à l'entrepont où repose la nécessaire affinité, se trament les incohérences, ces globe-trotters issus d'un crime parfait ?

Ici résident les architectes bannis, comme si leurs projets s'étaient transfigurés au contact des repentirs. N'ayant pas de commande, ils bâtissaient l'horizon, sans parler d'emprises autres qu'à l'article de la mort.

Mais un refus n'est pas une création ni une forme atténuée de la lenteur de paraître en harmonie. Ainsi les repentirs colmatent les images qui correspondent à un barreau de justice, derrière lequel nos amis d'hier demandent pardon. Les uns tendent leurs malles à des lièvres de passage, les autres, comme au fond d'un lit déchiqueté, demeurent prostrés.

L'éclat de la honte ne survient que très tard dans la fêlure du sommeil, quand on se courbe sous les cédilles des instruments, coffrets à somnifères.

A une grange livresque, nous cueillons la feuille d'un épi, d'un simple épi, nous repentant de proposer des écroulements, de nourrir nos paupières de rentes modèles, par un soi-disant regain de pavillons hissés sur la malice d'une souche intérieure.

Et nous, belles paupières jamais brûlées des feux de l'envie, de les décoller des simulacres et de toutes ces collations qui enrayent notre machine.

LA PARTIE

Sans qu'il faille me dérober, on me charge d'une telle cohorte de messages, sous la tutelle de mes semblables.

Amis d'un jour, d'une heure, la partie, mais elle continue la partie...

Pour chaque mission menée à bien, je réponds qu'il ne m'en coûte rien, ni à la nature de l'homme, du moins dans le cadre de mes aventures.

Cela ne me ressemble guère de me prêter à des utilités aussi avouables. En voici les raisons. Peu convaincantes, elles observent une juste cause : me permettre de renonce à mon unique chenal, me douer de la farine parodique.

Incognito je m'embarque, organisant de loin en loin la partie.

Je l'écris au plein gré des communautés. En effet, j'imagine les premiers écrivains. Ils transcrivaient pour l'ébauche d'une œuvre qu'ils acceptaient et qui les obligeait à la protubérance en éternisant toutes sortes de liens, jusqu'à leur lit de mort.

Ils créèrent un moule comme un oiseau son lit, avec plus de ferveur que de piété, de lumières que d'ombres.

Ils veillèrent à ce que leur masque fût accroché au mur des sensations.

Et plus le temps passe, plus résiste le nid, perpétré aux frimas du naturel.

Alors j'imite nos aînés qui pliaient sous le faix des offices et des effigies, sans penser à l'ovation de leurs contemporains. D'aucuns composaient des hymnes, synonymes de mépris, de démon, qu'importe, pourvu que tout disparût.

De même ai-je appliqué, au détriment de la partie, la stricte règle de faire passer pour moi quiconque me l'apprend ou me le suggère à l'improviste, cette règle de la succulence quand on écrit devant son propre juge, pour quelque homicide ou quelque vieux mégot.

DOMINO

Souvent je me désempare.

En voyage, j'assiste à autant d'obsèques que de caprices.

Que prévenir, sans le mal qui me secoue, que découvrir hors du sort où les mondes me projettent ?

Pour finir, je retire mon domino du tapis.

Et chaque épisode vécu s'oppose aux rédemptions.

Tout au bout, tout au bout, j'accompagne encore les printemps.

Je les assimile à la contrebande.

Mon pendule m'assure qu'il trafique les printemps espiègles.

LE COURS DE L'IDÉE

De l'idée de la grâce peut croître un esprit formant sa stature.
Tout sensé et conscient que mon amour paraisse, en vagues successives vers son domaine il chemine.
Au plus fort de la cascade, les torrents baignent leurs plaies. Richesses en marge. Déjà l'attente ressemblait aux abattoirs. Maintenant l'entreprise des passions m'observe, par d'autres véhicules que la pensée.
La fourberie, partout brûlant ma vertu, s'indigne que je tangué.
Je tangué afin de deviner le coffre du trésor que l'on rejette aux requins.
Cette main rédige un sommaire à propos duquel, par moments, elle essaie de contenir, voire d'abroger, les trop flagrantes injustices. Son sillage s'est accoutumé aux délices, puisqu'elle mène sa vie tambour battant.
De l'idée de la pousse dépend la mesure, calamité, pour les diplomaties, de leurs jardins couverts.
D'avance, d'étoffer mes épousailles à des usuriers agiles, je me dénonce.
Telle idée érotique, carte tirée par-dessous la manche et la brouette d'un récit éperdu, à la solde d'un minotaure dont on avait couru la mère, pour qui on levait des pierres, avant d'en découvrir le stratagème, telle idée traînait, ouverte en deux, sur l'étagère des désirs.
Mon esprit m'avait prévenu que j'en trouverais une semblable à l'aumônerie. Le prenant à la lettre, j'arrivais sous la chaire, dans un lieu de culte, autant dire de valse.
L'idée de la mise se gardait de dévoiler son réseau. Autour de lui, plus tard, se hasarderait les réticences des parieurs.
Toute la question de la branche coupée nous revenait aux lèvres par le grand cintre de la mémoire.
La mémoire s'évadait des averses.
Dans le cours de l'idée, d'autres disparus me raccompagnèrent ainsi vers mon arrachement, parmi les taudis qui constituent notre crinière aux vents.

LES RESSEMBLANCES

Les ressemblances s'annoncent difficiles, puis elles profitent de leur inclinaison à ne pas recevoir les alluvions voisines, jusqu'au jour où l'outil dévaste la matière.

J'ai surmonté bien des ardeurs, comme les extases, sans jamais ouvrir ma cause à des cantonniers de givre ou à des combinaisons classiques. Or, la plus forte tour qu'il m'ait été donné de prendre, dans la lourde charge obstinée et majeure d'un coup de tonnerre, malgré ses flancs creusés dans le rocher qui la révèle, ne trouble guère ma tentation de l'usure, ma palette d'irréel.

Doctrine rivale des écuyers, la pensée s'abrite sous un champignon aux portes régulières, et par l'antagonisme d'une vase épaisse qu'il provoque, elle élabore le rapiècement rituel.

Mieux que la brigade des ressemblances vénéneuses, pour ne pas être non plus l'apologie du passe-passe de la vie mortelle, mieux que l'ordre surtout, m'apparaît la courroie des cloisons. Inscrite dans le périmètre où j'établis mon cortège, ultime randonnée vers la doléance, elle m'étrangle la pensée, la pensée déjà interrogée.

Une voix occulte m'assure qu'il ne s'agit pas d'un emprisonnement dont les ressemblances tiennent la vérité, par l'amplitude des étages. N'ai-je pas ainsi réduit mes aventures à un fagot des sentiers ?

Sans doute y a-t-il une alerte au départ de la mousson, et par chaque réflexe la pensée s'évade dans les airs. Elle crépite, inonde les massifs, absorbant les formes, coloriant les astres, les orgues de barbarie, elle adjuge les faux lustres où reluisent des positions différentes en plaisir et en rut, malgré le dragon, à l'effigie de la maternité.

A la ressemblance des pensées, que je réproouve timidement, s'attache à présent, en flaques, le cercueil des actions.

De cette manière, la terre articule son coude vers ce qu'on destine à une corbeille : fleurie quand elle nous enterre et fanée dans l'avenir.

La porte du laboratoire, par un pénible effort, découvre une manière de faire pousser la mousse sur la tête des arbres.

Tous, nous obtenons d'avoir été des phénomènes, partis de l'insalubrité de notre consciente apparence, entre laquelle s'essuie la mousse, mais arrivés à un degré de fabrication tel que l'écorce nous évince, et nous nous séparons de l'œuf.

En somme, quelles que soient les ressemblances, nous lançons des galets qui s'accouplent et croient retomber quand ils grimpent.

LÉTHARGIE

Souvent les hommes se repèrent mal.

Quand je demande qui pourrait bien me sauver jusqu'à anéantir en moi l'élégance, je tiens à un fil.

Certes les cloîtres n'abritent pas que d'anciens charbons... Vivre, par la force du grisou, c'est récidiver.

Tel glacier parcourt, dit-on, une distance qui le rapproche de nous. D'où monte la nécessité, sombre l'intelligence.

Il vaut mieux hériter d'un malheur que manger dans la main d'un bookmaker en goguette. Celui-ci vous extirpe de votre léthargie.

Nous-mêmes, tous nos vices nous vendons.

Ici la menace se courbe, là elle conquiert son royaume et racle les fonds.

Certains d'entre nous pensent avoir repéré qu'ils trébuchent mieux dès lors qu'ils basculent dans les écueils.

D'autres craignent que prendre la mauvaise direction puisse leur être fatal. Ils se souviennent alors qu'en leurs jeunes années un nuage de cigognes signifiait la lumière.

Par indulgence, les splendides animaux donnaient raison à cette capacité, sans cesse abolie, puis restaurée, de devancer l'avenir.

Et nous charmons les parfumeurs qui nous introduisent dans le harem des léthargies.

LA SOURCE DE LUMIÈRE

Que le temps nous pardonne si le temps nous oublie.
Que la meute nous dévore si la meute nous envie.
Maintenant je descends à la source, j'y recommence mon ouvrage avec les échanges que dans la dentelle je formule.
Avant de remplir ma cruche, ou ma licence, je me trempe le front et je remarque des principes vers lesquels dégringole le songe d'un clavier.
La dentelle y compose son sacre, par-delà le rayonnement où le hasard agite son canevas.
Que la crainte se prolonge si la crainte nous abime.
Par chaque ivresse passée autour des brèches, je siffle un air dont la douleur m'évite de prêter à l'abandon l'équivalent d'un plaisir en grappes.
Balbutiant, trébuchant, le poète pourtant attire la plante, et l'ouvrage se glace de prédestiner les enfants à leurs maîtres.
Que les joies nous hantent si les joies nous enferment.
J'entends que le mélange des entames laisse des marques à la civière, quand elle se flatte de contenir l'adversaire.
Bientôt, plus personne ne détruira les objets, du fait de leur hauteur jumelée à l'adoration.
Bientôt, tel ce chat qui se retranche dans le livre des futaies, la flamme timbrera l'œuvre par son étincelle.
Cela varie en fonction des mains, des empreintes qu'elles laissent ou des nœuds qu'elles tressent, à la proue aujourd'hui de l'indice, pour dire qu'on pressent la guerre.
Ecrivains, bateleurs du guet, moutons sans laine et verbes en vogue, en restaurant le teint nous aurons accompli notre étoile.
Que la verdure nous suive si elle nous empoigne.
L'arme dans la stèle repose, tandis qu'un blason s'aperçoit qu'au coin de l'œil une lanterne vagabonde.
Par ce sursis, je coiffe la détonation à mon intempérance, et l'écho dont je résulte s'accorde à me prendre en germe.

C'est l'âge de chanceler, de me réfléchir face à ma lassitude, à mes empêchements, à tout ce que je décline, depuis les feintes jusqu'aux assemblages.

Que les forges nous entraînent si les forges nous contemplent.

Il y a une expérience derrière le terrier ; elle considère qu'il faut en creuser l'ombre pour y trouver l'unique source de lumière.

L'HISTOIRE DE MAUVE

Mauve, depuis qu'elle avait passé l'âge de fleurir ses pensées secrètes, partageait le plus clair de son temps entre le plaisir et le besoin de désoler son monde.

Sans doute n'avait-elle renoncé à s'épanouir qu'au prix de confuses intransigeances envers ceux qui la courtisèrent sous le perron d'une divine pureté. Elle savait en outre que plus elle repoussait d'avances plus elle endurait de douleurs.

Gobant les désirs, et de préférence les plus sincères d'entre eux, elle montrait rarement qu'elle dépassait la mesure. Elle provoquait sur autrui une éclosion confondue en ramures fanées, en paroles collées aux lèvres, alors même qu'elle s'annonçait au monde.

Lorsqu'on me présenta Mauve, et bien que l'on m'eût parlé d'elle depuis longtemps, il ne me fut pas difficile de convenir qu'elle exercerait sur moi un charme élémentaire, une de ces passions qui ne parviennent jamais à maturité, faute d'arguments ou de déboires contraires.

Toujours est-il que j'essayais de me défendre d'aller en piste avec pareil caméléon créé pour n'offrir, ainsi que l'éveil, que son recommencement et l'éphémère contraste d'un regard dans l'enfance.

En contrepartie, Mauve bousculait les conventions, elle décelait toutes les failles, quitte à les enrichir de sa propre vision de la réalité, soit, à quelques instants d'intervalle, un sens démesuré de la turbulence.

On comprend mieux, sous cet angle improvisé, que je ne puisse évoquer la tonalité de la relation qui m'unissait à elle, d'autant que rien ne certifie que je m'y retrouve. J'ouvre seulement une parenthèse pour justifier l'esprit de divorce que Mauve traîne vers une musique, dans l'attente d'un signal qui ne la contentera pas.

Son attitude envers toute chose, sans distinction, résulte d'une réflexion intransitive : puisque ce qui distingue le bien du mal se retrouve dans l'effacement de leurs serrures, et par conséquent flotte sur le sort au lieu de

somber dans les limbes, puisque la scène se passe sur les trajets du pastiche, alors il reste à se doter d'une indifférence en appui sur elle-même.

Pourquoi Mauve se serait-elle comportée de la même manière avec ses contemporains ? Cette question me poursuivait sans cesse, énigme proprement martyre dès lors que je prêtais à Mauve des troubles qu'elle n'avait pas, ou qu'elle gardait pour elle.

Bientôt j'admettais que sa présence était un obstacle et une entorse aux sphères qu'elle m'inspirait, ce qui m'assura, d'une certaine façon, que je ne choisissais pas la pire voie. Ce n'était plus une rupture avec Mauve mais avec sa déficience que je désirais, arrivant à craindre ses cachotteries davantage que son intention de fuir.

Certes il se peut que ma version souffre de perfidie, de cette turbulence dont j'ai parlé plus haut. Aurais-je oublié l'article premier du code de l'amour : « L'amour est un lien qui déroule le temps », présage que l'article dernier vient absoudre : « On aime pour avoir peur » ?

Mauve continuait de m'atteindre à travers l'un et l'autre de ces proverbes, ou plutôt elle leur conférait un arc-en-ciel devenu leur commune impunité, leur perte de connaissance.

Il m'apparut qu'à l'encontre de mon cirque le zénith, à tout moment, pouvait m'emporter et ne plus me pendre aux ailes des moulins. La péripétie m'en décrochait par l'usage que je tardais de rétablir. Et le souffle bombait le galbe du chapiteau.

Pauvre Mauve, on cherchait en vain à lui procurer du plaisir, à lui plaire, comme à tant de ces feux follets qui se dispersent une fois pour toutes dans les ténèbres. Partout cela s'appelle célébrer une idole, accomplir sur autrui des sentiments qui nous sont propres mais qu'un réconfort généralise et répand avec adresse sur la dalle. Jamais un tel antagonisme ne reflète réellement le firmament des implications et leurs breuvages. Nous pouvons tour à tour suivre un ordre et une utopie, mais l'adoration se destine à qui la préconise.

Mauve rivalisait de drôlerie avec les erreurs de son siècle, les piétés pardonnées, parce qu'elle s'engageait dans une douce crèche. Si cet aspect de l'amour valait aux cartes, Mauve, à n'en point douter, s'armait de patience pour mieux se défausser et orienter son salut vers un impossible chelem.

Selon qu'un partenaire lui demandait de construire le flot des partages qui succèdent à chaque partie, et selon qu'elle entrevoyait enfin une réponse aux

fruits qu'elle amoncelait du regard ou de la voix, la candeur de ses attraits déclinait.

Un être ne donne-t-il pas le meilleur de lui-même en toutes circonstances, excepté dans sa caverne ? Bien qu'elle relève souvent le gant et le chef, la parure s'ankylose. Elle languit auprès de ses pièges, et la fièvre l'éteint qui s'en saisira. Mauve, en descendant l'escalier de l'amour, faisait crisser la rampe sur sa main réticente, elle dirigeait sa vue entre les tentures où jamais un papillon n'arrache ses épingles, elle avait hâte de laisser le passage à n'importe quelle vérité.

Sans tendre à la maladresse fortuite qu'elle avait contractée au cours de dérapages sensoriels, Mauve donnait de moins en moins signe d'attraction, puisqu'elle avait été victime d'elle-même. Des bruits coururent, qui m'alarmèrent, qu'elle avait été encline à enjamber le mur, mais que l'absence de grillage l'en avait empêchée.

En outre, il ne m'était pas permis, indépendamment de la nature et de la valeur du mur qui entourait Mauve, de relier la passion à la charité, de me hérissier contre l'univers fossile qu'elle absorbait sans se défendre.

Et les appels de détresse ne sont de détresse que pour ne pas être entendus. Ainsi disait le matador en guise de quolibet.

Le matador, ou l'apprenti qui intervient pour convertir les ombres en reflets et les feux en fers, hésitait cette fois à employer sa déraison sur une créature limpide.

Mauve, dans la grange de mon esprit, après avoir logé en seigneurie, n'avait plus guère qu'une sablière à renverser en moi. La certitude qu'elle échangerait sa beauté contre n'importe quelle marque de simplicité ou d'apparence, contre une poussière de passage, la certitude qu'elle finirait par m'appeler vers elle pour la blottir à l'envers et lui passer le temps, cette certitude face à l'avenir écartelé m'imposait de rester disponible à distance d'elle.

Ce qu'il avait été naguère possible de vivre ensemble me contrariait au point que toute la déconvenue des hommes, depuis le miroir jusqu'au chant du coq, s'excusait d'être un égarement, pour moi qui me soupçonnais d'avoir mal exploré mes fonds et mes sources.

Bientôt, de frayer son œil, de sillonner sa digue que tempérait le clocher de l'enfance, Mauve s'adonna à l'ivresse de l'altitude. Son sentiment était qu'on ne l'y logerait pas et que, pour en extraire l'équipage, elle ferait hisser le pavillon noir. Car même sous le déclin d'un geste ébauché, elle s'en remettait de nouveau à ses automates.

Oh les fantassins de l'âme, les fardeaux qui grignotent vos racines et les enlèvent une à une !

Avec Mauve, j'avais été subjugué avant de lui donner minuit et faire la révérence.

Comme en une insurrection, rien ne devait plus bouger sous nos semelles, sinon une rafale nous implorait d'enrayer l'érosion d'un lac.

Je comprends aujourd'hui la frayeur des peuples antiques qui affluaient vers la mer en priant le large de les prémunir du danger homicide que leurs croyances avaient placé au centre du mouvement rapide des marées.

Mauve avait depuis longtemps disparu du vide qu'elle avait laissé en moi quand je réussis à me persuader que personne ne raconterait plus son histoire.

L'ENGOURDISSEMENT

Puis vient l'engourdissement dont l'ampleur avertit l'altitude. De la sorte, le bien-être résident devance la farandole des moqueries, ou gangrènes, encore que l'on hésite sur l'étendue des surfaces, premiers corps en dernières sculptures.

Il s'agit néanmoins, par l'entremise des marches, d'une piqûre infantine qui annonce le trompe-l'œil de l'avenir, à force de calquer d'autres douceurs.

Quelqu'un se précipite de son perchoir et prévient, malgré lui, que jamais on ne tient ses promesses. Il y a un froid qui coordonne l'aveu de ne plus pouvoir réagir qu'à contre-sens, dans la mesure où le sujet se laisse flotter, ne redoutant pas l'accès aux genres de fièvres qui tournent à la malédiction et au mauvais sang.

Entre gens de même famille, d'un réseau qui s'arrête en passant devant la ménagerie, nous nous partageons ce rythme brisé.

Nous rêvons autour avant qu'il contamine notre faculté d'induire les bouches à l'erreur, et pour rien au monde la lettre ne supporte ce qui doit arriver par renversement.

Ainsi victorieux, l'engourdissement maintenant s'organise. Une arabesque prend le rêve par la main et l'entraîne aux antipodes, là où l'amende indique sa force terne et non sa discrétion. Vieux divan, le rêve déjoue le complot de sa face engloutie, coquille de noix. On frappe dessus afin que le coupable s'observe pâlir et réclame justice pour les méfaits qu'il promettait d'accomplir, à l'angle des graves et des aigus qui le distinguent de lui-même.

Les larmes de ce repos se ressemblent. Leurs envies s'impressionnent et neutralisent ce qu'on retranche dans leur ristourne : arrondir, toujours arrondir à l'unité.

Alors j'ai insinué, sans préalable, que tout homme, en quête de bonheur, se tord dans un engourdissement qui lui forme le caractère mais l'envoie, en contrepartie, à une fruste indolence parquée sur les détours.

Si par erreur on refusait ces états de faiblesse, leur reprochant une branche tombée de l'arbre viager, une théorie substituerait dans nos cratères les laves, et les imprévoyances se dissiperaient.

Allons, est-il prudent qu'une attirance, ni passagère ni éternelle, nous engourdisse jusqu'à nous reléguer dans le musée où l'acropole de chacun, trésors de pacotille, situe l'emprise des cales ?

Sitôt qu'on s'offre au vide, un soir dessus un pont qui enjambe le temps et ses répétitions, sitôt qu'on se corrige de ne pas revenir en arrière, de ne plus partir en avant à la rencontre des chavirements, une réduction se dresse qui brouille les cartes du jeu idéal.

Nos origines.

Rien n'a fait ses preuves, tout demain peut effacer les certitudes de la veille, à l'exception d'un trouble dont même les souffrances défoncent la survivance. D'ailleurs, la passion n'est-elle pas devenue une protection comme les autres ? Ceux qui s'aiment me font l'effet de fauves perdus au milieu de la cage. Le futur est dompteur et le passé glissade.

J'ai trouvé comment me tenir compagnie quand le spleen me prend en charge et que j'entrevois l'orifice des rapports. Ma déception s'ordonne autour d'un engourdissement éventuel qui promène ma carcasse dans le dédale où je me régénère.

J'exigerai qu'on barricade les lieux de création, objets de mon imposture, elle-même symbole concurrent de la nature.

Aux apparences de la réalité il m'apaise de préférer les épithètes lascives, et j'attends qu'on me soulage plutôt que l'on m'assiste et prenne mon engourdissement pour un échec, mon échec pour un acte manqué.

Chaque jour pourtant nous délivre son lot d'épaves à sauvegarder. Epaves engourdies au diapason lucide, renverserons-nous les rôles ? Déjà elles attisent une douleur dans le fourreau du mime, en ce que nous étions sans vergogne, colportant à la scène toutes les convoitises.

Par ces moments de noirs désespacements qui durcissent le corps au lieu de l'abattre, j'ai pensé que la voie du salut passait par l'étude des planètes. Les réalités étaient entraînées hors de ma chambre.

Je savais que la qualité d'une séduction dépend souvent d'un phénomène bizarre : passer inaperçu de soi n'est point contradictoire. Je voulais paraître mystérieux, c'est-à-dire sans autre secret que le porte-à-faux de mon ignorance. Jamais je ne gâte le fruit de mon étourdissement. Et je me garde de cultiver mon moteur ou d'éclabousser son cadran. Bientôt les dégâts auront recueilli le contrôle de ma tombola, anciennement pharmacie.

En quel autre nom que le sien faut-il élaborer son jeu ? l'engourdissement ne l'entend pas ainsi dans sa dernière phase.

Je lui accorde toute la sagesse des saveurs.

Comme un condamné à mort relève une ultime fois la tête, je lui abandonne enfin que je touche au but. La vague m'a emporté ne voulant plus moi-même me séparer de son projet, pendant que j'en imagine l'ivresse, soucieux d'avoir vaincu l'idée que l'aube a trop tardé.

Du moins ai-je suivi mon reflet jusqu'à ce qu'il s'efface, à l'abri des tentations, dans une douleur lumineuse, là où l'on meurt. Du moins donnais-je un sens à ma douleur pour qu'elle ricoche et accède aux algues.

C'est beaucoup dire que la mesure, en moi, flotte et que j'y tremble sous un escalier en évasion, à la lueur de mon engourdissement.

L'ESCORTE

C'est une escorte en rase campagne.

Des chiens de berger se fauillent aux avant-postes sans pouvoir rien épier. Les yeux d'une sentinelle fixent l'étreinte par où son courage lui corrige la clé de la survivance. Dans les cartouches qui reçoivent la balade, circule une atmosphère propice aux repréailles. Les compagnons ont faim et mangeraient bien leur souche s'ils en disposaient.

Alors, raclant la moindre épaisseur de terre, ils établissent des liens indissolubles, même quand l'un d'entre eux rêve de quitter l'escorte et part sans plus jamais réapparaître.

Cette vie leur assure une insouciance qui ne cesse qu'avec la manière de s'en étourdir, malgré leur errance en coquille d'escargot. Ainsi, au moment de se remettre en route, après avoir effacé les traces de leur passage, pour rendre peut-être service à d'autres escortes qui constellent le nord, ils oublient le cap de la veille puisque la prairie s'étend devant eux sous des formes nouvelles et des incrustations actives.

Quelquefois les anciens de l'escorte interpellent les plus jeunes pour semer dans leurs têtes des idées qui deviendront autant de jungles à faire sourire. Les anciens jugent que le moment, pour un jeune, est venu de ressentir par lui-même quand il leur demande les défaites de l'escorte. Sans répondre, sans le retenir davantage, on le remet entre les mains de la steppe qui le traite à égalité parmi le nombre des fidèles.

Mais quelle n'est pas la surprise de l'escorte lorsque se présente devant elle, seul, un randonneur qui avait déserté pour changer de vie ! Ici, nul reproche, nulle récrimination, la rencontre ne mystifie que le gazouillis des sittelles, par la nécessaire interruption de leur déplacement céleste.

L'escorte pour avoir reconnu l'un des siens jubile, elle improvise une fête en l'honneur de la liberté que chacun pense atteindre en prolongeant sur autrui sa propre similarité, gage d'une souveraineté. N'est-il pas vrai que l'escorte avait laissé s'évanouir dans la nature son citoyen à la condition qu'il ne reviendrait pas ? Les circonstances ayant contrarié ce pacte par un de ces tours que

l'innocence joue aux suspects, l'escorte demanda à ses juges de surseoir l'aveu de leur impuissance parce que les textes confondent à tout crin l'homme et sa cage, le détenu et le déserteur. Mais le randonneur, saisi par une légère bruine ou par l'envergure de l'attelage, ne reconnaît aucun visage en dépit des sacrifices de l'escorte. On l'invite à siéger au centre de son ancienne famille, là où il avait jeté son premier œil sur des radeaux incertains. Rien ne lui rappelle cela. Sa vie, dont l'escorte en vain s'attribue les origines, a été envahie par des étincelles, histoire de classer l'affaire, et les segments sont ratiboisés ainsi que des racines à l'angle torrentiel.

Personne ne retiendra l'étranger dans son sillage, même s'il avait contaminé le fantôme en suspension des derniers rêves.

C'est une escorte presque radieuse que la goélette quand elle double le levant avant de fendre la lame jusqu'aux profondeurs. La coutume dit que les natifs de l'escorte font preuve d'une opiniâtreté digne des cap-horniers. Tel n'est pas l'avis de la prudence qui décime une à une les garnisons, sans que celles-ci offrent la moindre résistance.

Puis dans la couverture s'engouffre l'escorte, précédée d'un rien par l'ultime hurlement de la mémoire, suppliant l'aube de recoudre la plaie. Le patriarche qui pénètre à l'intérieur de ce mal abandonne son sceptre pour un ticket de quai que l'escorte envoie très loin devant elle.

LA LAMPE

Nous voici embusqués pour l'automne. Personne n'accoste sur notre grève. Et j'y invite tant l'intrigue est profonde, ou si peu mouvante qu'elle remonte aux instruments de mesure.

Nous voyons l'accessoire en péril depuis la porte dont l'hospitalité, en tenue de cigale, s'interroge sur la collecte de la rosée. Longs sommeils tout bordés de hublots, sommeils, tisane des colporteurs judicieux à la guise d'une farandole d'étoiles, je reste en dehors et l'aventure commence.

C'est le naufrage, à portée de la respiration presque mutuelle, quand un étranger, venu à ma rencontre pour me soumettre quelques-unes des convoitises qui secouent la planète, me captive par de gigantesques chantages. Tu t'agenouilleras coûte que coûte devant des bastilles centenaires, miraculées ainsi qu'un herboriste clairsemant l'environ d'une verte plantation.

De savoir que des pierrots pleurent toute la vie leurs figures, que d'autres se barricadent sans héler la calèche de la délivrance, elle entraîne nos brins d'herbe, elle modèle les parchemins, la rivière où nous jetions notre robustesse. Ainsi, à même la noce des candélabres, la lampe éclate en sanglots sa folie. Son équipage la pourchasse dans les lanières en beauté, vers la logique des dynasties éteintes, et de pencher nous illumine.

SUR MON ÉCHELLE

Cela n'arrive plus. Le temps s'écoule en attendant un sort moins débonnaire. Il s'échelonne. Tout le ciel se vide, à perte de vue, des calanques ou berlingots qui lui nouaient la langue. Un monde chasse à courre un cerf dont les cornes arrachent les pansements de la délicatesse.

Sans espoir de chute, j'ai chaussé une échelle dont les barreaux disparaissaient sous mes talons. Une lime, vieille tolérance des geôles, les sciait en leur milieu. Je m'élevais ainsi jusqu'en sable parmi les peuplades dispersées des merles du vent. L'échelle devenait un tourniquet de ronces où affluaient les râles d'aucune riposte.

Ne me gavant plus de sorcellerie, je hélais à mon tour un fantassin qui cheminait vers d'humbles galanteries. Sur sa monture, un ponant des bois, il partageait son courroux entre un vague simulacre et une entreprise de dévastation avec, pour devise, l'envie de faire dorure.

Du pied de mon échelle, j'entamais avec ce personnage un long échange dont la candeur s'expose ainsi. Il commença par me montrer en quels raisins son sang était irrigué, autant pour se cabrer de vives luttes que pour s'envinaigrer. Ensuite, par mégarde de persévérance, il voulut insister sur l'argenterie que lui avait cédée, non sans secours, une apparente ressemblance avec sa mélancolie. A ses côtés, j'apprenais que nous passons tous par une phase où nous nous enracinons à la solitude des aubes. Il considéra mon échelle de la même manière qu'un vestige féodal, qu'une foire à la carlingue, puis il astiqua ses lèvres sur la crinière de son palefroi afin de promulguer d'autres offenses.

J'avais affaire à un processionnel des accolades où l'on enterre les morts sans leur reprendre leurs protocoles.

D'affreuse salve, sa façon d'instruire devenait cauchemar, privée du dialogue entre des éléments d'une même singularité.

Par peur, je gravis un barreau de mon échelle pour moins me sentir empreint de cette accolade majeure, main formulant des écluses et penchée sur son grabat. Non seulement cet assaut me procura une sourde conviction, mais il me retint de partir à la renverse, moi qui fourchais davantage sur l'habit que sur le moine.

L'homme me fit signe qu'il ne me voyait point et s'en offusqua, son ponant hennissant de plus belle, parce que mon échelle se rembobinait sous mes pas, et que je me portais enfin secours.

Lorsque je sortis ma tête des nuages, le monde, partagé en deux assemblées, avait fière allure. D'un côté des marsouins distillaient des confitures de salive que des hippopotames avalaient goulûment, de l'autre des castors bâtissaient, à la lumière de leurs fagots, une grosse usine pour cachalots en java.

Un long moment je restais indécis à me frapper la vue contre des angles. Fallait-il m'élever encore jusqu'à faire disparaître ce paysage qui contourne les essences en ce qu'elles recèlent d'offrandes à des musards, ou devais-je au contraire m'arrêter là, y tisser un testament à partir duquel proviendrait ma goujaterie ?

N'ayant plus personne à questionner, je cherchais à savoir si mon échelle supporterait ma charge toute l'éternité durant. A mesure que j'évaluais d'autres hypothèses de cavale, l'oie sauvage, soudain posée sur mon échelle, me confiait ses imprévoyances, auprès d'une enceinte emmitouflée dans les styles.

C'en était assez pour me charmer. Et me voilà atteint en mon émoi, bouffi d'une huppelante de rosée. S'étendent des campagnes, se fondent des ensevelissements, ribambelles en terre, rien ne m'absorbe qu'un croissant de mousse sur les barreaux de mon échelle.

Bientôt j'alerte les donateurs d'étrennes, les voyages qui piaffent d'impatience et les huisseries qui repartent en quête de corridors. Aucun ne me semble simple d'esprit. Quand on écume les étoiles, une nouvelle grille protège les jeux de quilles.

Le document se termine. Il ressemble à cet ancien jeu, ainsi que mon échelle vers laquelle roule la boule qui renverse les quilles.

Romain Coucet
Septembre 1980

TABLE

Pages

1. Premier doute	2
2. Lucidité	4
3. Déguisement	5
4. Ecrire	7
5. L'activité de l'esprit	8
6. Le style	9
7. Condamnations	10
8. Détresse	11
9. Les incertitudes	12
10. Histoire d'une rencontre	13
11. Contre-poison	16
12. Loin du drame	17
13. Comme les volcans	18
14. La philosophie de la peur	19
15. La séparation	20
16. Ma fantaisie	21
17. Les lignes d'une autre vie	22
18. Plutôt sourire	23
19. Le décor	24
20. L'amour facile	25
21. La vie ronde	26
22. Dernières évasions	28
23. L'hôtel	29
24. Le narrateur	30
25. Dentellière	31
26. Autoportrait	32
27. Notre luzerne	33
28. La girouette	34
29. Héraldique	35
30. Volupté	36
31. Discrétion	37
32. Au temps des vagabondages	38
33. Histoire de l'imposteur	39
34. Les envahisseurs	44
35. Dialogue	45
36. Les fléaux	46

37. La peine	47
38. Tel le lierre	48
39. Un rêve oublié	49
40. Une parade	50
41. Le notaire	51
42. La rencontre des deux vérités	52
43. Les masques	54
44. Peu de raison	55
45. La mort	56
46. La tolérance	57
47. Le grenadier	58
48. Histoire du figurant	59
49. Le vieux sentier	62
50. L'oubli	63
51. Le déclin	64
52. La case vide	65
53. Le méridien	66
54. Le principe du jeu	67
55. L'incendie l'autre	69
56. Le chapeau	72
57. Ressemblance	73
58. Lettre d'un père à son fils en prison	75
59. Leurs collines	77
60. Le continent de Rembrandt	78
61. Faust	79
62. Autarcie	81
63. La passion des ancêtres	83
64. Sur les esplanades	84
65. La comédie de l'enfance	86
66. Une autre porte	87
67. Un balancier	88
68. Le joli ruisseau	89
69. Echech aux mémoires d'un sourd	90
70. Les annales du silence	95
71. Un joyeux drille	96
72. Folle est la lame	98
73. Fable	99
74. L'ardeur	101
75. J'avance	102
76. Cérémonies	104
77. Le lichen et l'ivrogne	105
78. Le perroquet	106
79. Rayons de sommeil	108

80. Une formule pour chacun	109
81. Les mauvaises langues	110
82. Croire cru	111
83. La souffrance	113
84. La fausse note	114
85. Les arts poétiques	115
86. Un réverbère	116
87. L'oiseau de la science	117
88. Histoire de Cendrillon	118
89. Tulipes	120
90. Curiosités	121
91. Signes de vie	123
92. Le message	127
93. Sentinelles et grands hommes	128
94. L'histoire d'Analogie	135
95. Corsaires	137
96. Les repentirs	138
97. La partie	139
98. Domino	140
99. Le cours de l'idée	141
100. Les ressemblances	142
101. Léthargie	144
102. La source de lumière	145
103. L'histoire de Mauve	147
104. L'engourdissement	151
105. L'escorte	154
106. La lampe	156
107. Sur mon échelle	157